

LA NUIT ATTIQUE

LA NUIT ATTIQUE

PIECE EN APSÛ ET UN TIÂMAT

Personnages:

Nemrod / Le jeune homme

Livia

APSÛ

La scène s'ouvre dans la pénombre sur l'intérieur d'un grenier pendant un orage lointain encore. Dans cette pénombre on distingue nombre de malles, cartons, objets divers entassés ; dans un coin, une grande pendule. Au centre de la scène, un large espace libre où trône un canapé très fatigué. Non loin de celui-ci, une vieille chaise d'école en bois est renversée sur le sol. On entend le bruit de la pluie sur le toit.

Livia : (entrant en poussant la porte du grenier et tenant une petite lampe)
Pourquoi faut-il qu'il y ait des orages ! Je hais les orages ! Plus de lumière, plus rien de rien ! Rien ne marche et l'on ne se souvient jamais où l'on a placé les bougies de Noël ! Voyons où les ai-je mises ? (elle cherche parmi les objets entassés) Non elles ne sont pas ici ... Ni là ... Quelle poussière ! Ma mère devrait prendre quelqu'un pour le ménage, tout de même ! Elle est trop vieille désormais mais toujours aussi tête de mule ! Avant, elle cirait jusqu'au parquet de ce grenier de malheur ... (un éclair illumine la pièce et Livia sursaute nerveusement) Ah ! Il était près celui-ci ! ... (se mettant à fureter encore) Non ... Non je ne trouverai pas ces satanées bougies ...

Nemrod : (sortant de l'ombre devant la pendule) Vous devriez essayer la petite table en bois à votre gauche, le tiroir du milieu .

Livia : (sursautant violemment et se précipitant derrière le canapé tout en laissant tomber sa lampe) Ahi ! Qui ... Qui êtes vous ? Que me voulez-vous ?

Nemrod : Je vous assure : dans le tiroir du milieu ...

Livia : Quoi ? Comment ?

Nemrod : Les bougies. Vous vouliez des bougies, n'est-ce pas ?

Livia : Ne m'approchez pas ! Ne bougez pas !

Nemrod : Voilà bien les femmes : elles cherchent quelque chose et dans l'instant oublient ce qu'elles cherchaient.

Livia : Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? De l'argent ?

Nemrod : Alors vous ne souhaitez plus ces bougies ? Dommage ! Elles sont encore jolies après tout. Un peu poussiéreuses, je vous l'accorde, mais vous n'êtes pas si formaliste.

Livia : Je n'ai rien à vous donner ! Sortez immédiatement, je suis chez moi.

Nemrod : Êtes-vous sûre de n'avoir rien à donner, demoiselle ? Et puis je suis aussi chez moi que vous chez vous .

Livia : Par exemple, cela est trop fort ! Ma mère habite ici depuis plus de trente ans ; j'y ai grandi et que je sache, à part mon père, je ne connais pas d'autre occupant de cette maison .

Nemrod : Qui vous parle de la maison ? Je vous parle de ce lieu où nous nous tenons.

Livia : Du grenier ?

Nemrod : Si fait. Je ne pense pas que ce soit une laverie.

Livia : Vous voulez dire que ce grenier vous appartient ?

Nemrod : Tout juste, jeune dame.

Livia : Mais ... Mais depuis quand ?

Nemrod : Depuis toujours.

Livia : Je ne comprends pas. Seriez-vous un fantôme ? (elle se blottit contre le dossier du canapé)

Nemrod : (s'avançant au centre de la pièce et ramassant la lampe) Non. Pas vraiment. Je vais, je viens, j'existe. Vous ne voulez point que l'on allume une de ces chandelles ?

Livia : Mais qui êtes vous donc ?

Nemrod : L'habitant du grenier. Vous n'avez jamais habité un grenier ?

Livia : Non .

Nemrod : Comme c'est triste ! Pauvre petite fille riche !

Livia : Ne vous moquez pas de moi. Je vais crier !

Nemrod : (prenant un air très détaché) Je vous en prie, faites.

Livia : Je vais hurler et l'on viendra vous arrêter !

Nemrod : J'en doute fort.

Livia : Et pourquoi donc ?

Nemrod : D'abord vous n'allez point hurler parce que cela ne sert à rien sous cet orage. (nouvel éclair violent qui provoque un mouvement de la jeune fille) Ensuite, comme vous le savez, nous sommes en été et le voisinage s'est empressé de gagner le bord de mer pour s'entasser sur un quelconque coin de sable afin de ressembler à des entrecôtes que l'on retourne sur le grill. Enfin, à supposer que l'on vous entende et que les archers se portent à votre secours, jeune fille en détresse, je serai loin.

Livia : Mais alors que désirez-vous ?

Nemrod : Juste vous indiquer l'endroit pour les bougies ; parler un peu ... Je parle si peu aux autres.

Livia : (soupçonneuse) Soit. Mais comment êtes-vous entré ?

Nemrod : (légèrement agacé) Je vous ai dit que j'habite ce lieu. Je n'ai pas besoin d'y entrer.

Livia : Vous mentez !

Nemrod : Si vous le dites ! D'accord, je mens. Il y a une issue.

Livia : Nous y voici ! Je veux savoir !

Nemrod : La pendule.

Livia : Quoi, la pendule.

Nemrod : J'entre et je sors par la pendule.

Livia : N'importe quoi !

Nemrod : Voulez-vous que je vous montre ?

Livia : (un peu craintive) Non ... Non, je n'y tiens pas.

Nemrod : Hé ! Hé ! On a peur ...

Livia : (se redressant) Pas le moins du monde ! Redonnez-moi ma lampe !

Nemrod : La voici.

Livia : (vivement) Posez-la sur le canapé.

Nemrod : (s'exécutant) Bien. La maîtresse, elle est contente ?

Livia : Vous vous moquez encore de moi.

Nemrod : Moi, jamais ! Je n'oserais ...

Livia : (récupérant sa lampe et la braquant sur le visage de Nemrod) C'est ça ; c'est ça. Oh ! vous n'avez pas l'air si méchant.

Nemrod : (impassible, la lampe en pleine figure) J'ai porté plus beau, autrefois.

Livia : Vous ne me ferez aucun mal ?

Nemrod : Je ne sais pas de quoi vous parlez.

Livia : Jurez-le.

Nemrod : Oui, comme il vous plaira. (un long silence) Dites-moi ...

Livia : Que voulez-vous encore ?

Nemrod : Un effet de votre politesse : enlevez-moi cette lumière des yeux.

Livia : (confuse) Oh. Pardon !

Nemrod : Voilà qui est mieux. (se frottant les yeux) Je crois que l'orage nous tourne autour.

Livia : Je déteste les orages.

Nemrod : J'avais cru m'en apercevoir.

Livia : Vous qui êtes si avisé ; vous ne connaissez pas un moyen de les réduire ?

Nemrod : J'aime les orages ; ils rendent les hommes peureux, ce qui est un bon début pour éviter de mal faire. Ils réveillent toutes les senteurs de la terre, lui donnant de l'eau afin de la désaltérer ...

Livia : En emportant tout sur le passage ...

Nemrod : Certes. Mais les hommes n'ont pas à se trouver en travers.

Livia : Voilà qui est facile !

Nemrod : Il suffit de bien observer.

Livia : Observer ?

Nemrod : Là où l'eau va passer.

Livia : Et vous croyez que l'on a le temps sous la douche ?

Nemrod : Bien sûr !

Livia : Et la foudre ! Vous avez pensé à la foudre, cher monsieur ?

Nemrod : Rien de plus simple.

Livia : Ah oui !

Nemrod : Quoi que vous fassiez vous ne l'entendez pas venir ; vous ne la voyez si elle vous tombe dessus. En fait, vous avez peur d'elle après coup.

Livia : Charmante chose que vous dites ! Moi, cela me tétanise. (un violent éclair survient avec un coup de tonnerre comme un claquement de fouet. Livia pousse un grand cri et se précipite sur Nemrod qui la prend dans ses bras)

Nemrod : Allons. Ce n'est rien ; vous voyez. Hum ! C'était un gros costaud. Il n'a pas dû tomber loin. Quand j'étais enfant, mon père me disait : c'est le petit Jésus qui joue aux billes dans le ciel.

Livia : (blottie contre Nemrod) Je ... Je vous en prie, protégez-moi.

Nemrod : Bon. Je vais faire quelque chose. Parce que c'est vous. (Il l'écarte doucement de lui et fait des moulinets avec les bras) In illo tempore, fulgur ad nihilo, volo ! In montibus, in nasibus, in falsibus, expulsis ! In hoc signo, ô Vanitas, disperses ! (tout en disant ces mots il a parcouru l'espace du grenier et mis son pied dans une casserole. L'orage s'arrête, la pluie cesse de tomber) Et voilà il est parti !

Le problème des greniers, ce sont les casseroles. Il y en a partout, toujours des vieilles casseroles et percées, s'il vous plaît ! Alors autant s'en accommoder, vous ne croyez pas ? (il fait des efforts pour l'ôter de son pied)

Livia : Vous avez réussi !

Nemrod : (faisant le modeste) Facile. Un jeu d'enfant. Les orages ont un point faible.

Livia : Lequel ?

Nemrod : Ils détestent le latin de cuisine. Tout comme je déteste les casseroles.

Livia : (souriant) Ma foi, cela a l'air efficace.

Nemrod : A votre tour de m'aider. (il montre la casserole. Livia le fait s'asseoir sur le canapé et retire l'objet en le faisant tourner autour du pied de Nemrod)

Livia : Ça y est !

Nemrod : (avec un soupir de soulagement) Bien le merci à vous.

Livia : Je vous en prie monsieur. Monsieur ?

Nemrod : c'est juste, je ne me suis pas présenté.

Livia : Faites-le pendant que j'allume ces bougies. (elle sort les bougies du tiroir avec des allumettes et les allume une à une pendant qu'il la regarde faire) je vous écoute.

Nemrod : Je me nomme Nemrod. Capitaine Nemrod, pour vous servir.

Livia : Capitaine au long cours ?

Nemrod : Cette question ! Vous avez déjà vu un capitaine au court cours ?

Livia : Non, pas vraiment.

Nemrod : Je suis aussi un grand chasseur, un grand conteur, un grand explorateur.

Livia : (moqueuse) Tout est grand chez vous.

Nemrod : C'est cela même ...

Livia : Que faites-vous dans la vie à part naviguer, chasser, explorer ?

Nemrod : Des riches, il y a trop de pauvres.

Livia : Très drôle !

Nemrod : Vous ne croyez si bien dire : c'est un métier très difficile, vous savez ! Au départ les pauvres n'aiment point leur sort de pauvres, les riches n'aiment pas les pauvres, les pauvres les riches et il arrive même que les riches n'aiment pas être riches.

Livia : Nooon !

Nemrod : Comme je vous le dis, jeune fille. Le problème avec les riches, c'est qu'il m'arrive de ne pas bien les réussir. Ils deviennent puants.

Livia : Je croyais que plutôt les pauvres sentaient mauvais.

Nemrod : Non. Les pauvres sentent le feu de bois. Les riches trop vite devenus riches, eux, c'est autre chose. De nouveaux riches, comme on dit! Ils veulent tout ou n'importe quoi : ils se parfument avec Brise de chez Lanus, Ils roulent dans des voitures qui ne ressemblent à rien qui consomment des hectolitres d'essence à la minute - penchez vous sur le carburateur et vous entendrez gluuuuuu - où l'on peut allonger toutes ses jambes sans embêter son voisin de devant et ils veulent des salles de bains en onyx partout.

Livia : C'est beau, l'onyx .

Nemrod : Non. Rien de plus vulgaire.

Livia : Pourquoi ?

Nemrod : A cause des rayures. On s'y perd.

Livia : (riant) Vous êtes vraiment étrange !

Nemrod : Point du tout.

Livia : Mais comment faites-vous pour les rendre riches ?

Nemrod : Ça, c'est mon secret.

Livia : Oh ! Je ne voulais pas vous froisser.

Nemrod : Il n'y a pas de mal mais tout de même, on a ses méthodes. Imaginez que je vous donne mes recettes ; ce serait désastreux. Vous vous mettriez à faire des

riches à votre tour. Qui sait, peut-être à devenir très riche vous-même ! Le monde serait plein de riches et nous aurions beaucoup d'ennuis. (la lumière revient) Alors vous les éteignez ces maudites bougies ?

Livia : (amusée) Tiens, pourquoi donc des ennuis ?

Nemrod : Ben, cette question ! S'il n'y a plus que des riches et pas de pauvres comment voulez-vous que les riches sachent qu'ils sont riches ? On pourrait, bien sûr, garder quelques pauvres, façon zoo, quelque part mais cela ne suffirait pas. Il se trouverait quelques affolés pour créer un comité de défense des pauvres en cage ; ce serait terrible ! sans dire qu'un pauvre entre les barreaux ne pense qu'à une chose ...

Livia : Laquelle ?

Nemrod : Se reproduire.

Livia : (finissant d'éteindre les bougies) Voici. A la prochaine fois, petites flammes.

Nemrod : Voyez, j'avais raison. Il faut toujours garder les bougies de Noël ou des anniversaires. Pas toutes consumées, pas tout-à-fait fondues, elles nous rappellent les jours heureux quand on est dans le malheur.

Livia : Juste !

Nemrod : Vous n'avez pas eu beaucoup de jours heureux, n'est-ce pas ?

Livia : Non, pas vraiment.

Nemrod : Pourquoi ?

Livia : Cela ne vous regarde en rien.

Nemrod : Bien sûr que si cela me regarde !

Livia : Vous n'êtes pas mon père, que je sache !

Nemrod : Je pourrais l'être.

Livia : (faisant quelques pas pour l'observer de près) Mmm ... Ooh non ? Vous n'êtes pas assez beau.

Nemrod : Seriez vous de ces pécores qui aiment les hommes bien lisses ?

Livia : Je ne vous permets pas !

Nemrod : Une de ces mijaurées qui ne pensent qu'à des fiers-à-bras aux dents blanches ?

Livia : Taisez-vous.

Nemrod : À des jeunes premiers d'opérette, à des galonnés d'opéra ou des danseurs en culotte moulante !

Livia : Mais de quoi vous mêlez-vous ? j'ai le droit de penser ce que je veux et d'aimer qui je désire.

Nemrod : Oui-da. La belle affaire ! (il s'avachit dans le canapé) Vous m'en direz tant ! Je suis tombé sur une miss-nunuche ! Une de ces écervelées qui se pâment devant le prince charmant, une minette au coeur d'endive qui rêve à longueur de journée sans vouloir que l'on y touche.

Livia : (en colère) Vous n'êtes qu'un grossier personnage ! Un mal élevé, un ours et un cogne-Jésus !

Nemrod : Un quoi ?

Livia : (même jeu) Un cogne-Jésus !

Nemrod : Qui vous a appris ce mot là ?

Livia : Mon père.

Nemrod : Aah! Bien! Très bien ... Cela n'est pas courant. Votre père est donc quelqu'un d'intéressant.

Livia : Bien sûr qu'il était intéressant, mon père. il me disait plein de mots comme ça pour me gronder ou me faire rire. (elle met son visage entre ses mains)

Nemrod : (se rapprochant) Il vous manque ?

Livia : Oui beaucoup.

Nemrod : (la prenant par les mains) J 'ai été un peu fort ; pardonnez-moi. Je ne supporte pas les petites filles modèles.

Livia : Je ne suis pas une petite fille modèle.

Nemrod : Cela se pourrait. Après tout je ne vous connais que depuis un seul orage !

Livia : combien faut-il d'orages pour se connaître ?

Nemrod : À coup sûr une pléthore ! je dirais un bon millier.

Livia : Mais c'est énorme ! Je n'y survivrais pas !

Nemrod : Vous voyez bien : on ne se connaît jamais vraiment. A supposer que l'on passe par dix orages l'an, cela prendra un siècle ... Un peu long n'est-ce pas ?

Livia : C'est absurde ce que vous me dites.

Nemrod : Pas du tout, jeune fille. Il suffit de se rendre en ces pays où les orages se produisent très souvent. L'Equateur, les Tropiques, mmm ! Le dépaysement ! ... Avec un peu de chance cela se ramène à quelques années.

Livia : Mais je n'accepterai jamais de vivre tout le temps sous les éclairs, la pluie, le tonnerre.

Nemrod : (impassible) On s'habitue à tout. Le jeu en vaut la chandelle.

Livia : Pourquoi faire ?

Nemrod : Se connaître. (un silence)

Livia : Je ne crois pas que l'on puisse progresser dans ce domaine au milieu de tant de bruit.

Nemrod : Qui vous parle du bruit ? C'est entre les bruits que l'on peut se connaître. Au moments rares où l'on peut poser sa question, celle qui vous brûle la lèvre depuis longtemps et que la peur retarde. C'est après le dernier bruit terrible, preuve que l'on existe encore, que l'on reprend courage et désire savoir ...

Livia : Oui ... Oui . Il y a du vrai dans vos paroles. Mais enfin, votre méthode est ardue, avouez-le.

Nemrod : Si fait ; je n'en connais pas de plus efficace. (A cet instant se produit un coup de tonnerre et Livia se précipite à nouveau dans les bras de Nemrod en criant) C'était le coup de la fin. Vous voyez que cela marche. (il rit)

Livia : Vous êtes affreux !

Nemrod : Merci.

Livia : (se dégageant brusquement) Bon. Maintenant que cet orage est terminé, je n'ai plus qu'à vous dire merci et adieu. J'ai à faire, monsieur Nemrod.

Nemrod : Capitaine Nemrod !

Livia : Qui me prouve ?

Nemrod : Ma parole.

Livia : Je doute fort de la parole d'un homme qui raconte des choses aussi absurdes.

Nemrod : Ah ! Voilà le mot lâché : absurde ! Avec Ça les bons terriens, pied-plat, mange-ta-soupe ont réponse à tout. D'un coté la réalité bien assise - Je travaille moi Mōssieur - la tête sur le épaules, le portefeuille à droite, la démarche sereine et compassée, la messe le dimanche et la fesse le samedi ...

Livia : Monsieur Nemrod !

Nemrod : Capitaine Nemrod ! Je déteste les bégueules !

Livia : Calmez-vous.

Nemrod : Absurde ! Absurde ! il y a de ces mots qui me mettent en rage. Voici toujours comment on écarte ce que l'on ne sait comprendre : c'est absurde !

Livia : Mais quoi ?

Nemrod : La Poésie, l'Art.

Livia : De quoi me parlez-vous ?

Nemrod : De Poésie, d'Art.

Livia : Qu'est-ce que c'est ?

Nemrod : Je vois. Il y a du travail! (un silence) Bon. Venez (il la prend par la main et la fait asseoir sur le canapé). Voyez-vous il existe dans la vie des montagnes de choses inutiles et imbéciles : le travail, le retard au travail, le travail en retard, la famille nombreuse et à qui l'on n'a rien mais surtout rien à dire, le lever le matin et le coucher le soir, les vacances qu'il faut prendre, les congés que l'on n'a pas pris, les courses du samedi quand il y a tout le monde ; vous savez ceux qui sont laids et qui pensent que vous êtes laid ... Dois-je poursuivre ?

Livia : Je ne vois pas où vous voulez en venir.

Nemrod : À la Poésie et à l'Art.

Livia : La Poésie et l'Art consistent à tout remettre en cause ?

Nemrod : (riant) Il y a du vrai mais en fait ce n'est qu'un début, remettre en cause. N'est-il point exact que la plupart des choses que nous accomplissons ne sont pas nécessaires ?

Livia : Oui ... Je vous vois venir. Or il nous faut bien nous reposer, dormir.

Nemrod : En êtes-vous sûre ? Quelle perte éhontée de temps ! Vous rendez-vous compte que nous dormons le tiers de notre vie ? Un autre exemple : quand nous nous rasons le matin devant notre miroir, nous demandant par hasard si notre dignité est au garde à vous, cela prend bien deux minutes ou trois.

Livia : Et alors ?

Nemrod : Sur la durée d'une vie moyenne cela vaut un mois à se raser !

Livia : Je suis désolée mais votre raisonnement ne tient pas.

Nemrod : Et pourquoi donc, mademoiselle ?

Livia : Parce que je ne me rase pas tous les matins.

Nemrod : La fine mouche ! Soit ! Bon ! Bien ! Mais vous vous épilez bien de par le corps.

Livia : (gênée) Je ... Certes, il est juste.

Nemrod : (trionphant) Vous y mettez encore plus de temps !

Livia : Le résultat n'est-il pas pour vous plaire ?

Nemrod : (contrarié) Joli ! Bien dit ! Cela sera dur de vous convaincre.

Livia : Je n'ai pas vraiment de temps à perdre , monsieur Nemrod, avec ces discussions oiseuses.

Nemrod : Capitaine Nemrod ! Où allez-vous chercher que je vous agonis de choses futiles ? Je vous parle, au contraire, fort sérieusement. Je dis, moi, que la plupart des actions que nous engageons ne sont pas des meilleures, ne sont pas nécessaires à notre équilibre sinon à notre entretien immédiat.

Livia : Écoutez-moi ... “Capitaine” Nemrod. J’ai passé l’âge de discourir de pareilles platitudes. L’orage est terminé et je vous en remercie, si vous y êtes pour quelque chose. J’ai appris à vivre, Dieu merci et je m’y tiens.

Nemrod : (doux) Vous vivez, en effet, mais avez-vous appris à exister ? Vous avez des pensées, bien sûr, mais avez-vous appris à réfléchir ? Vous avez des sentiments mais savez-vous les comprendre ?

Livia : Que voulez-vous dire ?

Nemrod : (même jeu) Qu’avez-vous découvert sur ce que l’on vous a enseigné ? Qui vous dit que l’on ne vous a pas fait répéter quelque sagesse afin de mieux vous tenir à merci ?

Livia : Je ne veux plus discuter avec vous. Allez-vous-en.

Nemrod : Aurais-je touché juste ?

Livia : Vous ne m’impressionnez pas ! J’ai eu tout le temps de me poser ces questions voici bien des années déjà, de les résoudre. D’ailleurs la situation ne se prêtait pas à tergiverser ; mon père disparu, il a fallu travailler et entretenir. Nous avons été pauvres sans être dans la misère toutefois. Ma mère demandait beaucoup peut-être pour ne pas avoir su le retenir. Tout ce que vous me dites appartient à ceux qui en ont les moyens.

Nemrod : Réfléchir n’appartient pas aux puissants ; vous seriez surprise de constater que très souvent le pouvoir ne réfléchit pas : il cherche à s’assouvir. Vous seriez étonnée de constater que la raison peut naître chez les plus humbles allant de pair avec la dignité. Du moins c’était ainsi autrefois, du temps où je fus jeune.

Livia : Il y a longtemps !

Nemrod : La carcasse du lion abrite parfois tout un essaim d’abeilles.

Livia : Si vous parlez par énigmes ...

Nemrod : Vous êtes bien ici, avec moi.

Livia : Oui, je m’en étonne encore.

Nemrod : (lui tendant la main) Voulez-vous que l’on continue un petit peu ?

Livia : (hésitante) Je ... Oh ! Après tout le sommeil ne vient pas. Vous avez bien promis de ne pas me faire de mal ?

Nemrod : Je l'ai dit.

Livia : (se calant dans le divan) Alors, je vous écoute.

Nemrod : (après un silence) Une seule compte, jeune fille : savoir aimer.

Livia : (mal à l'aise) Pourquoi me dire cela ?

Nemrod : Parce que je crois que nos yeux sont comme tournés vers l'intérieur. Imaginez-vous, au bord d'un océan splendide, lui tournant le dos pour regarder une lande désolée.

Livia : Est-ce l'image que vous avez des autres ? De moi ?

Nemrod : Je constate cette tristesse. Pour vous, je ne sais pas. Il me manque quelques orages.

Livia : Oh! Je vous en prie.

Nemrod : Mille excuses ... La question est : savez-vous aimer ?

Livia : De quoi je me mêle ! Oui ... Je crois ! Mais j'ai fort à faire et je n'ai pas le temps toujours ... Ma mère ... Le travail ... L'entretien de la maison me prennent beaucoup.

Nemrod : Comme de juste. Que vous reste-t-il vraiment pour observer, connaître, ne pas passer à côté des choses belles ? Un jour vous serez vieille ...

Livia : (baissant la tête) Vous n'avez pas tout-à-fait tort. Parfois, lorsque j'ai un peu de calme dans ce tourbillon, il m'arrive de me dire que ma vie tourne comme une toupie, qu'elle se vide ainsi sans rien laisser paraître ... Alors je suis triste et seule, si seule !

Nemrod : Voilà pourquoi je suis venu.

Livia : (relevant la tête brusquement) Vous voulez dire que vous êtes là pour moi ?

Nemrod : Tout juste.

Livia : Et pourquoi moi plutôt qu'une autre ?

Nemrod : Parce que vous êtes dans mon grenier, que c'était mon orage et que je déteste les conventions.

Livia : Je ne suis pas conventionnelle.

Nemrod : Vous les suivez, c'est donc tout comme.

Livia : Vous m'insupportez avec votre arrogance !

Nemrod : Les hommes sont arrogants mais ce n'est qu'une façade.

Livia : Première nouvelle !

Nemrod : Et si je vous disais que je suis ici parce que vous êtes jolie, très jolie même, belle et plus que belle ? Que votre tristesse douce m'à ému, que j'ai été attiré comme la libellule par une fleur d'été ?

Livia : (troublée) Vous vous moquez encore.

Nemrod : Non. Vous savez que non.

Livia : Où cela nous mènera-t-il ?

Nemrod : Faites-moi confiance et cessons les manoeuvres d'approche.

Livia : (effrayée) Je ... Je ne saisis pas. Que voulez-vous de moi ?

Nemrod : Pas grand chose. Vous faire entrevoir des moments de silence. Quelques paroles, musiques, capables de faire revenir le printemps du milieu de l'hiver. Vous accorder un peu de souriant repos parce que vous n'en avez jamais.

Livia : Et qu'aurais-je à y gagner ?

Nemrod : Je vous l'ai dit : savoir aimer.

Livia : Vous aimer ?

Nemrod : Il n'est pas question de moi.

Livia : Alors de qui ?

Nemrod : D'abord de vous-même. Ensuite ...

Livia : (troublée) M'aimer. Ce sera difficile. Je n'ai pas très bonne opinion de ma personne. Je ne compte pas.

Nemrod : Voici votre premier tort. Bien entendu que vous comptez. Peut-être comme le grain de sable sur la plage ou comme le nuage dans le ciel, l'insecte sur sa brindille qui attend que le vent le prenne ... A vous de choisir. Qu'attendez-vous, au juste, jeune fille ?

Livia : Moi, je n'attends rien.

Nemrod : Voici votre second tort. Nous attendons toujours quelque chose qui va venir. Attendre pour attendre n'a pas de sens. Attendre l'autobus ou le taxi vous fera espérer la venue d'une autre vie dont dépend, un instant, la vôtre. Ce conducteur zélé qui a gagné son dépôt, sa station, ce matin, l'oeil encore imprégné d'une parcelle de sommeil ; il va venir pour vous, jusqu'à vous. Oh ! Il ne sait pas que c'est vous, vous qui vous êtes levée plus tard parce que vous le pouviez ou le souhaitiez . Mais c'est vous qu'il va enlever sur le bord du trottoir. Il vous regardera à peine ou plutôt si, il vous regarde à présent parce que vous lui paraissez jolie et que dans son quotidien si réglé, vous faites une note à part, plus cristalline, plus vive. Voilà, il vous sourit. Avez-vous remarqué lorsque quelqu'un vous adresse un sourire combien l'on est tenté de lui rendre la pareille ? Il n'y a que les grincheux, les avaricieux, les distraits, les garnements et les suffisants qui ne répondent pas aux sourires des chauffeurs de bus ! Et ça, vous verrez, qu'ils soient jeunes ou vieux , laids ou beaux, ils le font tous.

Livia : (espiègle) Même quand une femme conduit ?

Nemrod : Les femmes sont encore plus souriantes que les hommes.

Livia : Ah oui ! Pourquoi ?

Nemrod : Si ce sont des hommes parce qu'elles les trouvent beaux et si ce sont des femmes parce qu'elles doivent payer de toute façon leur ticket.

Livia : (riant) Au moins vous n'êtes pas misogyne !

Nemrod : Point du tout. (ils rient)

Livia : Quel est mon troisième tort ?

Nemrod : Ne pas essayer de regarder.

Livia : Cela ne sert à rien de regarder autour de soi ; de toute manière les choses demeurent identiques : Printemps, Été, Automne, Hiver et on recommence. Vous voudriez que j'aie bailler aux corneilles ? Que je me laisse distraire par le " spectacle

du Mooonde “ comme le disent les beaux esprits en liberté ? Ah ça! Non ! (Nemrod ne dit rien et la regarde fixement) Eh bien ! Quoi ! Qu’ai-je dit de si accablant ? Vous en faites un de ces airs!

Nemrod : Pauvre petite ! Je crois entendre un de ces raisonneurs, empailleurs, mauvaises langues de lendemain de crise de foie, cervelle de fromage à trous, rattatins, ragoteurs, compteurs d’allumettes et de charançons dans les grains de riz ! Je vois déjà votre vieillesse au coin du feu, radotant quelques nippes sentant le moisi. Que le Grand Squègue m’aplatisse si, moi, le seul et unique Nemrod je souffre cela un instant de plus ! (très vite) Apprenez, mademoiselle-goutte-de-pluie que regarder ne veut pas dire virevolter ; il s’agit d’un travail, oui d’un travail très appliqué et très intense. Il s’agit de finir ce monde inachevé rien qu’en lui prêtant la plus profonde attention et en le ressentant au plus juste ! Savez-vous faire cela ?

Livia : (interdite) Je ... Non ... Oh ! Non !

Nemrod : (toujours furieux) Cessez une bonne fois pour toutes de vous réduire à la misère !

Livia : Ne criez pas, je vous en prie, cela n’arrange rien.

Nemrod : (soudain calme) Pardonnez-moi. Je n’aurais pas dû me laisser aller à la colère ; c’est très mauvais pour le tempérament. Mais que voulez-vous ... L’atavisme ...

Livia : L’atavisme ?

Nemrod : Oui. Vous savez, celui de la Bible ... La tour de Babel ...

Livia : Vous êtes parent avec celui-là ?

Nemrod : En quelque sorte. Un sale bonhomme qui voulait grimper au ciel en escalator.

Livia : (riant) Je n’ai pas souvenir d’une telle performance.

Nemrod : Peu importe. Les tyrans sont des tyrans et ils sont colériques.

Livia : Je ne fréquente pas les tyrans.

Nemrod : A la bonne heure ! Voici déjà un bon point. (un silence) Reprenons, jeune fille. Regarder c’est comme se souvenir ; une sorte de parenthèse dans le temps qui s’en va, quelque chose qui n’appartient qu’à soi et qui pourtant nous réunit tous. Regarder et se souvenir sont sans finitude (un silence) ...

Se souvenir. Qu'est-ce que se souvenir ? Une énigme puissante qui nous tient tout doucement. Comme un ciel azuré où passent sans fin de grandes nuées blanches. Au dessus, bien au dessus de nous et de la cime des arbres immobiles ou ... Presque. Alors que ces nuages dessinent des contrées improbables, se font et se défont, nous repensons à ceux qui peuplaient l'autrefois ; tous ceux qui sont partis. Leurs noms aimés ou détestés se pressent à nos lèvres closes et malgré tout ce que peut le vent, rien ne nous rendra leur perte. Nous voyons les paysages, habités des mêmes sentiments d'alors ; le coeur partagé de leur délice et d'incertitude amère. Tous les objets brisés, toutes les actions inaccomplies, la cruauté, l'inutile joie sauvage d'avoir fait mourir nous reviennent ensembles, sans remède. Le vent, alors, accompagne notre souffle d'été ... Et l'on se prend à penser que, peut-être, ceci n'a sans doute pas existé. Le souvenir n'est, après tout, qu'un peu d'écume de la mer ; ses vagues sont aussi dans le ciel qui peu à peu emporte le soleil et sa chaleur. Le souvenir n'est rien ... Non, vraiment rien et pourtant nous avons tant besoin des cieux, de l'océan, de sa consolation ... Là-bas, tout en haut des frondaisons étincelantes se tient dans le silence l'oiseau immobile et parfait ... (un silence) Il a pour nom tristesse ; ses plumes sont d'or terni. Ses yeux rêveurs cherchent la gloire fantasque, l'aride finitude ; sans cesse il demande les mots puissants. Alors nos mains peuvent construire ce monde, s'animer sans peur de ce qui nous abandonne. Déjà notre tête penche vers l'hiver ...

L'oiseau va partir.

Vois-tu , jeune fille, le souvenir ne sert à rien sinon vouloir être heureux encore ... Mais pour cela il faut trouver les mots et avec eux les gestes simples à s'en étonner jusqu'à ce que le monde n'ait plus besoin de nous. (un silence).

Contemple ceci, le visage pareil à celui d'un lointain voyageur,
les libellules volettent près du fleuve, en ton jardin
leur tête bleue tournée vers l'aveuglant soleil
mais ensuite il n'y a soudain plus rien
la mort te prend simplement tout comme le sommeil
elle n'a pas de visage et ne se dessine pas
avant de t'y soumettre, recherche les choses vivantes
la beauté ... (il rit)

Ainsi, comme l'oiseau, finissent nos souvenirs et commence l'oubli. D'autres lunes seront et par là rien ne change. Quand vas-tu aimer ?

Livia : (qui a écouté en fermant les yeux) Jamais on ne m'a parlé comme vous le faites.

Nemrod : Je le sais. Personne ne s'exprime ainsi que moi.

Livia : Pourquoi dites-vous ces paroles si douces et si tristes ?

Nemrod : Je suis ainsi.

Livia : Je ne saurai jamais regarder comme vous. Pourtant, malgré le fardeau que je porte ; vous savez, celui des jours gris d'hiver, monotones ... Malgré les paroles des autres, toujours les mêmes, les mêmes tâches à accomplir pour gagner de quoi manger, les heures à peine éclairées par un soleil presque absent ... Malgré cela et bien d'autres choses indescriptibles, je n'ai pas perdu l'espoir.

Nemrod : Dites-moi.

Livia : Ma mère ne m'a jamais aimé ; elle n'a jamais pu faire ce qu'elle souhaitait.

Nemrod : Que voulait-elle ?

Livia : Paraître et commander.

Nemrod : Le pouvoir.

Livia : Oui. Le pouvoir ; cette chose terrible.

Nemrod : Ces gens là sont malheureux et ils rendent les autres malheureux.

Livia : Vous savez tout.

Nemrod : Il n'y a qu'un seul remède.

Livia : Lequel ?

Nemrod : Les éviter le plus possible.

Livia : Pour une fille, éviter sa mère n'est guère possible.

Nemrod : Toute fille a sa vie à faire.

Livia : Et abandonner les siens ?

Nemrod : Pourquoi pas ?

Livia : (butée) Impossible. Cela ne se fait pas !

Nemrod : (la regardant attentivement) c'est à vous de choisir, jeune fille. Il y a mille façons d'abandonner, de délaisser, de quitter. Nous ne cessons de le faire depuis les êtres à peine entrevus dans nos voyages, aux fenêtres un instant ouvertes, dans les regards qui se croisent jusqu'à nos amis mêmes.

Livia : Je n'ai pas d'amis.

Nemrod : Voilà qui ne m'étonne guère.

Livia : Ils demandent trop, s'éloignent et puis ...

Nemrod : Et puis ?

Livia : Je ne crois pas que l'on puisse être amie avec des hommes.

Nemrod : Quelle idée! Pourquoi donc ?

Livia : Ils veulent toujours vous séduire.

Nemrod : Cela n'est pas tout-à-fait faux mais, l'âge venu, je crois que ...

Livia : Non !

Nemrod : Bon. Alors avec les femmes.

Livia : Pas davantage ; elles veulent toujours rivaliser et sont méchantes entre elles.

Nemrod : Vous êtes sévère ! Enfin, il vous reste une solution.

Livia : Laquelle ?

Nemrod : La zoophilie. Moi-même qui suis un grand chasseur ...

Livia : Vous ne parlez pas sérieusement ?

Nemrod : (riant) Oui et non. Quoique ! Après tout la question se résume à manger ou être mangé. Voici une problématique simple faite pour vous plaire.

Livia : Je n'apprécie pas votre humour ; il pèse des tonnes.

Nemrod : Au moins il vous fait quelque chose ! Tout est question de pouvoir, jeune fille, pour qui s'y laisse enfermer. Vous ne pouvez pas abandonner tel être, telle chose parce que vous ne le voulez pas. Votre adversaire le sait et il vous tient.

Livia : Voilà bien le raisonnement d'un homme !

Nemrod : Non. J'ai moi-même assez souffert pour le savoir.

Livia : Vous ? Souffrir ? Comment est-ce possible ? (moqueuse) Le grand Nemrod

épris d'amour et malheureux ! A moins que ce ne soit le grand explorateur sans plus de découvertes, le grand chasseur sans rien à se mettre sous la dent. Pauvre de vous, rentrant bredouille alors que votre chère et tendre attend pour le repas ! Noon ! Je vous vois, royal, franchissant le seuil et disant : " Ce n'est rien, femme, j'ai quand même vu un lion! "

Nemrod : (sursautant) Ah ! Un mot de plus et je vous transforme en platitude ! Quelle idée ! Mais quelle idée ai-je eu de venir entreprendre cette musaraigne ! (il se dirige vers la pendule) Après tout tant pis !

Livia : Que faites-vous ?

Nemrod : (ouvrant la porte de la pendule) Vous le voyez : je pars.

Livia : (riant encore) Attendez !

Nemrod : A mon tour de ne pas aimer votre ... Sorte d'humour.

Livia : Restez, s'il vous plaît ! (enjôleuse) Dites-moi pourquoi vous avez été malheureux.

Nemrod : (hésitant) Vous regrettez ?

Livia : Oui ... Oui, je regrette.

Nemrod : (refermant la porte et revenant lentement) Bien. Vous voulez vraiment savoir ?

Livia : Comme je vous le dis.

Nemrod : Vous ne m'interrompez pas ?

Livia : (étouffant un rire) Je le jure.

Nemrod : (agacé) Vous ne vous moquerez pas ?

Livia : Non.

Nemrod : Bon. Bien. Parfait ! Où en étais-je ?

Livia : Vous avez été malheureux.

Nemrod : Ah ! Certes ! Très malheureux.

Livia : Quand cela ?

Nemrod : (rêveur) Il y a très, très longtemps ...

Livia : (espiègle) Dans votre jeunesse ?

Nemrod : je n'ai jamais eu de jeunesse.

Livia : Comment cela ?

Nemrod : Ma mère m'a fait tel que je suis.

Livia : Vous n'avez jamais grandi ? C'est impossible !

Nemrod : Pourtant c'est vrai ! Pourtant c'est moi !

Livia : Je ne vous crois pas.

Nemrod : Asseyez-vous, jeune fille et écoutez. (il attend qu'elle prenne place) Vous y êtes ?

Livia : Je vous écoute .

Nemrod : Au début il n'y avait rien que le noir absolu, les ténèbres
puissantes.

Mais toutefois dans cette obscurité affreuse
se mouvait ma mère, fille du néant
ma terrible mère ...

Ne crois pas que c'était la nuit.
La nuit console et elle apaise les êtres.
En elle naît l'espoir invincible
sauf quand vient le matin.

Ma mère me fit tel que je suis
et la première chose que j'entendis
ce fut sa voix, chantant :
Voici mon fils, le fils que j'ai voulu !

Niin, la très belle ainsi qu'elle se nommait
me porta sur elle tandis que le ciel
se séparait de l'eau tumultueuse.
Elle me porta longtemps,
d'un horizon à l'autre horizon.

Jamais elle ne me parlait
et jamais ne faisait pour moi un geste doux
seuls ses yeux, comme des soleils étincelants
me regardaient, me regardaient !

Sur ses genoux j'appris ainsi sans rien dire
toutes les beautés de l'univers
je vis naïtre, lointaines, les terres
et les étoiles, une à une, s'allumer.

Je lus sur ses lèvres closes de grandioses secrets endormis
je sus guérir les mauvais songes
commander aux hommes si faibles
qu'elle créa ensuite d'un seul pas dans le limon.

Et quand je sus parler le plus antique des langages
à cette mère je m'adressai et lui dis :
Vais-je vivre ainsi de vent sur l'écume salée
tel un fier oiseau des mers ?
Je veux marcher sur cette terre et créer moi aussi.

Alors ma mère, la très belle qui me manque toujours
répondit d'un rire sonore
qu'as-tu besoin de désirer des choses différentes ?
sur mes genoux tu devais demeurer
jusqu'à la fin des temps acérés
pourvu qu'il n'y ait entre nous
nulle parole.

Mais puisqu'il en est ainsi, tu dois partir
et tu me chercheras sans fin
au creux du monde qui sera devenu ta maison
partout victorieux mais privé de joie profonde
tu partageras des hommes l'existence si triste
car ils sont dotés d'esprit mais ne s'en servent point.

Puis elle me lança dans les vagues amères
de toutes ses forces, elle me lança
je tentai bien de la rejoindre mais le flot fut le plus fort
que le meilleur de ma très grande force.

J'entends encore son rire clair
depuis ce jour je n'ai rien accompli

sans penser à elle et sans maudire
l'orgueilleuse parole.

Or elle fit une dernière chose pour punir
je la vis disparaître soudain
son sourire devint la lune d'argent
sa chevelure les nuages changeants
ses dents les nacres et les perles inaccessibles
son corps les neiges froides, insaisissables.

Console-toi maintenant
puisque tu as le pouvoir !

(Nemrod baisse la tête, épuisé)

Livia : (très doucement après un long silence) C'est un conte n'est-ce pas ?

Nemrod : Non. C'est le récit de ma naissance.

Livia : Quelle terrible malédiction !

Nemrod : (soudain souriant) Oui. Et je suis encore là !

Livia : La retrouverez-vous ?

Nemrod : Je ne sais.

Livia : Ce serait si triste.

Nemrod : Nous sommes tous nés pour la tristesse et la séparation. Cependant ...
Nous avons un peu de temps pour tenter autre chose. Voilà pourquoi il faut aimer,
jeune fille ; le pouvoir, la misère, l'orgueil nous rongent comme une lèpre. On ne voit
rien, en apparence mais elle nous dévore sans répit, surtout la nuit lorsque le
sommeil nous fuit.

Livia : Je ne connais pas l'orgueil, le pouvoir.

Nemrod : Il reste donc la misère.

Livia : (accablée) Il reste la misère, oui. Pourtant elle ne me pèse pas. Je n'ai
besoin que de peu ; comme je n'envie rien aux autres, cela m'est facile. Le peu
d'argent qu'il nous faut je l'obtiens durement mais c'est ainsi.

Nemrod : La misère porte plusieurs visages : celui-ci fait de pauvreté et de jours difficiles ou bien les autres : la solitude, l'abandon, l'absence d'affection, la transparence ...

Livia : La transparence ?

Nemrod : Avez-vous remarqué quand on est misérable combien le regard des autres se détourne, vous évite, comme si votre corps n'existait pas ?

Livia : Oui. Les gens me traitent tel que vous le dites.

Nemrod : Savez-vous pourquoi ?

Livia : Ils n'aiment pas voir ce qui leur déplaît.

Nemrod : Ils ont peur.

Livia : Peur de moi ?!

Nemrod : Peur de vous et de ce que vous portez sur vos habits, vos mains, votre visage et surtout vos yeux.

Livia : Le reproche ?

Nemrod : Non. La lassitude et le désespoir.

Livia : Je ne suis pas désespérée.

Nemrod : Pas encore ; vous êtes jeune.

Livia : Je ne le serai jamais.

Nemrod : Vous parlez sans raison.

Livia : Je sais ce que je ne veux pas.

Nemrod : Alors, savez-vous ce que vous désirez ?

Livia : Je ne comprends pas.

Nemrod : Vous n'avez aucune idée de votre devenir, de votre futur ici ou ailleurs ? Vous ne savez pas ou vous ne voulez pas savoir ?

Livia : L'avenir ? Quel avenir ? On ne sort pas aisément d'un tel quotidien monsieur

le grand chasseur ! Il faudrait un miracle ; pouvez-vous faire des miracles ? Faire venir le Prince charmant ? Transformer ma mère en modèle d'altruisme ? Jeter tous les petits chefs de rayon dans un chaudron de guimauve ?

Nemrod : Je ne connais pas la recette de la guimauve mais le reste ne m'est pas impossible.

Livia : N'essayez même pas !

Nemrod : Vous tenez tant que cela à votre petite vie ?

Livia : Occupez-vous de vos affaires ! Je ne vous ai rien demandé ; vous venez sans prévenir, vous faites le siège, vous m'abreuvez de discours dont je comprends à peine la moitié et, pour finir, vous me faites la leçon avec vos grands airs de celui qui sait, qui a vécu, qui n' a pas d'âge ! Prenez-en de la graine ma petite ; faites comme je dis, jeune fille ! Eh bien non ! Allez au diable Capitaine de salon ! Laissez-moi en paix !

Nemrod : (après un long silence) Est-ce bien ce que vous souhaitez ?

Livia : Oui.

Nemrod : Bien. Je vais partir. (un silence) Vous savez, je ne suis pas tel que vous me décrivez. Je l'étais autrefois, oui je l'étais. J'ai vécu selon l'orgueil, la soif du pouvoir, de la conquête. J'y ai tout perdu et je suis moi-même devenu misérable, méprisé. Il est plus dur de sombrer après avoir connu l'or, la victoire, l'adulation.

Livia : C'est votre affaire.

Nemrod : Vous voilà cruelle à présent. J'oubliais que la pauvreté pouvait atteindre l'esprit. Peu importe ! Je vous ai froissé ; j'ai été maladroit , pardonnez-moi.

Livia : Je ... Vous êtes pardonné mais allez-vous-en.

Nemrod : Pas avant d'avoir tenté une nouvelle chance.

Livia : Que vous êtes collant et importun ! Et si je refuse ?

Nemrod : (malicieusement) Je dirai à l'orage de revenir.

Livia : Non ! Non ! Je suis d'accord mais dépêchez-vous car je dois dormir.

Nemrod : Avez-vous songé un instant, jeune fille, que ces murs qui vous entourent peuvent se dissoudre, disparaître comme une promesse tant attendue qui ne vient

pas, finir parmi les étoiles et vous laisser nue ? Ceux qui vous disent voici le rivage mentent pour vous posséder. Leur gloire éphémère réside dans cette idée précieuse : goûter au pouvoir. (comme dans un rêve) Résisteras-tu ? Tu réponds oui, tu décides qu'ici est ton monde et que personne ne doit y pénétrer. Là, au bord de cette mer impétueuse que tu contemples, seule, que feras-tu ? Es-tu la chose la plus précieuse au monde ? Quel serment vas-tu tenir jusqu'à la fin de ta vie ?

Livia : Je n'ai pas de promesse à tenir ; je veux rire.

Nemrod : Pour cela il faut payer, payer très cher.

Livia : Pourquoi ?

Nemrod : Parce que le rire appartient à ceux qui sont libres. Depuis longtemps Justice et Vérité ont délaissé ce monde. Elles n'ont laissé, en remontant aux cieux, que leur manteau à terre. Le mensonge, désormais, en possède l'apparence et savez-vous à quoi ressemble le mensonge ?

Livia : Dites.

Nemrod : A un cercle parce qu'il est sans fin.

Livia : L'image est belle.

Nemrod : Mais juste. (un silence) Vous voulez vraiment rire ?

Livia : Oh Oui !

Nemrod : Alors il faut que je vous raconte mes chasses.

Livia : Vos chasses ?

Nemrod : Je vous ai dit que j'étais grand chasseur.

Livia : Je déteste la chasse, les chasseurs, ceux qui tuent de pauvres bêtes qui ne leur ont rien fait soi-disant pour le sport. La chasse est toujours un exercice pour la guerre et on sait ce qu'est la guerre.

Nemrod : Qu'est-ce donc ?

Livia : Quand les parents enterrent leurs enfants.

Nemrod : Je ne chasse pas comme cela, moi ! Je ne tue pas les animaux.

Livia : Alors que faites-vous ? Vous les prenez à la course ?

Nemrod : Je leur emprunte quelque chose.

Livia : Vous empruntez ? Mais que peut-on emprunter à un animal ?

Nemrod : Sa fourrure, ses griffes, ses plumes.

Livia : Stupide ! Il faut le tuer pour prendre ce que vous dites.

Nemrod : Absolument pas !

Livia : Je serais curieuse de savoir comment vous vous y prenez.

Nemrod : Nous y voici ! Voulez-vous savoir comment je chasse l'autruche, par exemple ?

Livia : Allons-y pour l'autruche .

Nemrod : Comme vous ne l'ignorez point, l'autruche court très vite et il est inutile de vouloir la rattraper. Certains vous disent qu'il faut la coincer grâce à des filets ou des bolas ; ce ne sont que des méthodes barbares car l'important chez l'autruche ce sont ses plumes.

Livia : Oui, je sais, pour faire ces chapeaux si ridicules.

Nemrod : On peut les mettre sur le postérieur, dans certains cas.

Livia : Monsieur Nemrod !

Nemrod : Je m'é gare ! Je m'é gare ! Alors donc l'autruche a un défaut. (un silence)

Livia : Lequel ? Dites !

Nemrod : Elle est très coquette. Vous voyez derechef la solution : un miroir.

Livia : Vous voulez dire que l'on chasse l'autruche au moyen d'une glace ?

Nemrod : Non pas une glace, un miroir et un miroir sans tain s'il vous plaît. Avec un gourdin, bien sûr.

Livia : Pour la tuer.

Nemrod : (agacé) Je vous ai dit que je ne tue jamais.

Livia : Alors pourquoi faire ce gourdin ?

Nemrod : Pour lui en coller un coup sur une patte si elle se rebiffe. Le temps qu'elle change de patte, vous êtes loin.

Livia : Changer de patte ?

Nemrod : Les autruches disposent toujours d'une patte de rechange sur elles.

Livia : Vous dites n'importe quoi !

Nemrod : Vous avez déjà vu une autruche ?

Livia : Non pourquoi ?

Nemrod : Donc vous ne pouvez pas être sûre si elles n'ont pas de patte de rechange.

Livia : Admettons. A quoi sert le miroir ?

Nemrod : Simple comme un lombric ! Pour qu'elle se voie dedans. Elle arrive ; vous vous cachez derrière le miroir et elle commence à se regarder. Là, les choses sont délicates car s'il s'agit d'un mâle en état de recherche amoureuse, il peut croire que son vis-à-vis est un autre mâle et attaquer le miroir.

Livia : Que se passe-t-il ?

Nemrod : Un miroir coûte cher et puis si on le brise on en prend pour sept ans ; par précaution il vaut mieux lui flanquer un coup de gourdin tout de suite.

Livia : Et s'il s'agit d'une femelle ?

Nemrod : Vous voyez, vous y venez ! Certains mâles se comportent comme les femelles, ce qui laisse à penser que la période d'excitation amoureuse n'est pas constante ou qu'ils ont parmi eux des pédérastes.

Livia : Au fait! Monsieur Nemrod ! Au fait !

Nemrod : Capitaine Nemrod, je vous prie !

Livia : Qu'il est pénible !

Nemrod : Dans le cas de la femelle ou du mâle inverti, il se produit alors un jeu

particulier. L'animal lisse ses plumes, les présente devant le miroir, fait des mines et des poses en dépliant puis repliant ses ailes. Très vite, il est insatisfait de lui-même, il s'arrache les plumes et part furieux. Vous n'avez plus qu'à ramasser le précieux panache ; le tour est joué.

Livia : (riant) Ce n'est pas sérieux !

Nemrod : (impassible) On ne peut plus sérieux.

Livia : (riant toujours) Vous en avez eu beaucoup comme cela ?

Nemrod : Des troupes entières. Je suis le fournisseur attitré des têtes couronnées et des cabarets.

Livia : (même jeu) Avez vous essayé avec ces grues endimanchées ?

Nemrod : (gêné) Oui. Une fois.

Livia : Que s'est-il passé ?

Nemrod : (très gêné) Je ne saurais le dire devant une jeune fille.

Livia : Oh ! Je vois !

Nemrod : Je suis sûr que vous pensez à mal.

Livia : (espiègle) Peut-être !

Nemrod : C'est moi qui me suis fait plumer.

Livia : (hilare) Bien fait !

Nemrod : Voulez-vous savoir comment je chasse le lion ?

Livia : Oooh ! Le roi des animaux !

Nemrod : Encore une idée reçue. Le lion n'est le roi de personne, pas même des animaux. Les hommes sont très stupides ; ils ne croient que ce qu'ils voient. Les lions, croyez-m'en, trompent leur monde ! Ils vous donnent à penser qu'ils sont terribles, féroces, indomptables. Ils rugissent, se battent comme des chiffonniers dès qu'ils savent qu'on les observe. Ils en font des tonnes dès que vous les filmez ! Que voulez-vous, il faut bien défendre sa réputation si l'on veut vivre à peu près en paix.

Livia : Vous prétendez que les lions sont pacifiques ?

Nemrod : De doux agneaux pour reprendre votre langage car, en fait, les agneaux sont des terreurs.

Livia : Expliquez-moi. (elle se cale dans le divan)

Nemrod : Vous imaginez le lion, superbe et majestueux, couché à l'ombre sous son arbre avec son harem de lionnes en train de chasser pour lui.

Livia : Tout juste. J'ai déjà vu ceci dans des films. Ils sont tout sauf féministes vos lions ! Et en plus ils font cela à l'économie.

Nemrod : Mademoiselle ! Ne versons pas dans le vulgaire ! Il fait très chaud au pays des lions ; alors il faut se maîtriser.

Livia : (moqueuse) En cas de surchauffe ?

Nemrod : Bien vu. Un lion apoplectique ne vaut plus rien.

Livia : Pourquoi faire ?

Nemrod : Pour la Poésie.

Livia : (interloquée) La Poésie ? Les lions font de la Poésie ?!

Nemrod : Ils ne font même que cela. Ils vivent en communauté coopérative culturelle .

Livia : C'est quoi ça ?

Nemrod : Cela veut dire que les lionnes chassent et lèchent leurs petits. Quant au lion, il leur récite des poésies, le soir sous la lune.

Livia : Si ce n'est pas féministe !

Nemrod : Attention ! Il faut qu'elles soient nouvelles ces poésies parce que sinon les lionnes le quittent pour un autre lion plus doué.

Livia : Alors, les combats entre lions c'est pour la galerie !

Nemrod : Vous ne croyez pas si bien dire ! En fait tout est réglé d'avance par les lionnes.

Livia : Voilà qui commence à me plaire. Mais, au juste, pourquoi chassez-vous les lions ?

Nemrod : Pour la compétition et accessoirement leurs griffes qui peuvent faire de beaux colliers dont les guerriers raffolent pour plaire à leurs chéries.

Livia : Vous rivalisez avec les lions ? Je ne vois pas comment on peut rivaliser en Poésie.

Nemrod : Il n'y a pas que la Poésie, on peut aussi traiter de littérature, de musique, de peinture. Chaque lion a sa spécialité en quelque sorte.

Livia : (prise au jeu) Vous avez déjà rivalisé en Poésie avec un lion et vous avez gagné ?

Nemrod : (fièrement) Je gagne toujours, ma mère me l'a prouvé.

Livia : Comment avez-vous procédé ?

Nemrod : Les lions sont adeptes des poésies courtes, deux ou trois vers, tout au plus lentement récités, en feulant. La respiration joue un grand rôle et le sentiment de la Nature, cela va de soi. Pour mon compte, je suis plutôt partisan de la poésie-fleuve, genre Victor Hugo, vous saisissez ? Bref, on a le lion au souffle et à la grosse artillerie.

Livia : Cela ne veut pas dire qu'ils sont moins bons poètes.

Nemrod : Vous n'y êtes pas : les lionnes décident. Hé ! Hé ! Elles ne résistent pas à un seul alexandrin correctement troussé ; encore moins à un hexamètre bien membré. L'avant dernier lion, je l'ai possédé avec du Coleridge, vous savez celui qui commence par :

En Xanadou donc Kubla Khan
se fit édifier un fastueux palais
là où le fleuve Alphée, aux eaux sacrées, allait
par de sombres abîmes à l'homme insondables
se précipiter dans une mer sans soleil.

Livia : Connais pas. Que faites-vous pour approcher les lions ; parce que moi, ce que j'en ai vu était terrible ! Lui, il reste sous son arbre à vous attendre avec ses lionnes tout autour comme gardes du corps.

Nemrod : D'abord il faut être bien mis parce que les lions ont en horreur ces stupides tenues négligées ou de brousse que les hommes s'ingénient à porter. Cela les rend acariâtres et ils ont envie de tout casser. Il y a eu des accidents de la sorte ! Un habit de soirée, genre smoking, voilà qui demeure parfait avec un zeste de parfum insaisis-

sable ni trop fort ni trop doux ; l'iris va très bien. Puis il convient de s'entraîner à la course et à l'haleine.

Livia : Vous dites ?

Nemrod : La course et l'haleine.

Livia : La course, je comprends si l'on doit s'enfuir très vite mais l'haleine ?

Nemrod : La course n'est pas pour fuir mais éviter les lionnes qui font barrage. Si vous courez assez leste, tout droit sur leur mâle , elles s'imaginent que vous êtes une antilope ou un zèbre qui veut se suicider. Donc elles vous laissent passer ; le plus dur est déjà accompli.

Livia : Ensuite ?

Nemrod : Il faut pouvoir supporter l'haleine de lion lorsque vous trouvez face à lui. Le régime carné c'est harassant pour la bile. Avant que le lion ait pu vous donner un coup de patte, vous sortez votre arme secrète.

Livia : Allons bon, quoi de neuf ?!

Nemrod : L'omelette aux cèpes. Rien de tel pour le mettre en bouche et l'amadouer .

Livia : Des cèpes ! En Afrique ! Pourquoi pas du veau Marengo ?

Nemrod : Trop de sauce.

Livia : Là , vous vous moquez de moi à une allure supersonique !

Nemrod : Je vous jure que c'est véritable ! Le plus ardu reste de faire tenir une omelette aux cèpes dans la veste d'un smoking. Toute proportion gardée cela équivaut à faire tenir un rhinocéros dans un sac de voyage. Cependant on fait, de nos jours, des sacs jetables fort commodes à l'usage mais avant j'utilisais de la feuille de bananier.

Livia : (le regardant avec insistance) Ma parole, je n'ai jamais entendu de tels délires !

Nemrod : Comme vous êtes peu aimable ! Et moi qui essaie de vous faire rire .

Livia : Oh ! Sur ce point vous avez réussi : maintenant je ne prendrai plus jamais un lion au sérieux même s'il est devant moi.

Nemrod : Vous avez tort car il faut savoir le coincer. Tenez, le dernier que j'ai vaincu était très cultivé ; il s'y connaissait en philosophie. Les présocratiques n'avaient aucun secret pour lui : Anaxagore, Épicharme, Parménide, Timée, Pythagore et j'en passe ...

Livia : Et vous l'avez possédé ?

Nemrod : Pour sûr. Je lui ai lu du Sartre ; vous savez l'Existentialisme cela ne pardonne pas. Au bout de cinq minutes il était en nausée. Cela lui a valu deux griffes des pattes arrières.

Livia : Pourquoi pas plus ?

Nemrod : Parce que cela se verrait et il ne pourrait plus tenir son rang.

Livia : (riant) Suis-je bête !

Nemrod : Dites plutôt suis-je humaine. (il rit)

Livia : Mais il doit bien y avoir des lions très forts que vous ne pouvez soumettre.

Nemrod : Non. s'ils sont trop forts , il me suffit de leur réciter "Guerre et Paix" ou bien un quelconque projet constitutionnel. Avec le premier ils fondent en larmes et avec le second ils dorment comme des sonneurs.

Livia : Vous êtes terrible, monsieur Nemrod !

Nemrod : Certes.

Livia : Existe-t-il quelque animal qui puisse vous faire peur ?

Nemrod : Le Capitaine Nemrod n'a jamais peur. Il redoute.

Livia : (hilare) J'aime bien la différence.

Nemrod : (la regardant sous le nez) Vous moqueriez-vous, par hasard ?

Livia : Ne soyez pas susceptible et répondez-moi, je vous prie.

Nemrod : (froissé) Est-ce si primordial ?

Livia : (péremptoire) Tout-à-fait essentiel.

Nemrod : (faisant les cent pas) Voyons ... Voyons. Non , pas vraiment. Non, pas celui-là. Ah ! Si ! Le cancrelat géant d'Abyssinie. J'avoue que ce mécréant est une forte affaire.

Livia : Un cancrelat ce n'est pas bien méchant que je sache.

Nemrod : Pas le géant d'Abyssinie. Il mesure trois mètres au garrot, court plus vite qu'un cheval et vous décortique en moins de temps qu'un zèbre pour bronzer derrière une grille de parc.

Livia : Quel enfant vous faites !

Nemrod : (excité) J'en ai coincé deux seulement ; de toutes les façons, ils sont fort rares à ce que l'on dit .

Livia : Et que lui empruntez-vous ?

Nemrod : Certaines parties de sa personne réputées pour être très, très aphrodisiaques.

Livia : Le matériel ?

Nemrod : Une serpette.

Livia : La méthode ?

Nemrod : Coupe caillou.

Livia : Pardon ?

Nemrod : Vous connaissez ; ce jeu stupide que font les enfants avec leurs mains : le caillou, le ciseau, le puits, le papier ...

Livia : Et les cancrelats jouent à ce ... Truc débile ?

Nemrod : Celui d'Abyssinie en raffole. Vous commencez par un ciseau et il accourt ; ensuite vous faites le caillou. Pendant qu'il réfléchit à la parade, vous passez sous ses pattes et là vous le ... Enfin, je me comprends.

Livia : (prise de fou rire) Ah ! Ah ! Vous êtes fou Capitaine Nemrod ! Ah ! Ah !

Nemrod : Vous m'avez appelé Capitaine Nemrod ! Il y a du progrès !

Livia : Oui je crois que vous êtes complètement fondu de la cymbale mais, au moins, on ne s'ennuie pas en votre compagnie !

Nemrod : Ne vous fiez pas aux apparences, jeune fille.

Livia : Il se fait très tard. Ceci n'est pas convenable et je dois travailler tout à l'heure. Adieu, Grand chasseur, adieu (elle se lève d'un bond et sort).

Nemrod : Qui sait si elle reviendra ? J'y ai été un peu fort avec les lions ! Mais elle a ri et bien ri. Cela commence toujours ainsi avec les femmes pour leur plaire. Rire ou pleurnicher ... Quant aux lions, elle n'y connaît vraiment rien : tout le monde sait qu'on les chasse au moyen d'un annuaire des chemins de fer.

NE - APSÛ

APSÛ

Le même décor , toujours dans une douce pénombre. Nemrod sort de la pendule et vient s'asseoir, l'air fatigué , sur le vieux canapé.

Nemrod : Elle ne viendra pas. Comme les autres jours d'ailleurs ... Pourquoi le ferait-elle ? Hélas les orages ne sont pas si nombreux par les temps qui courent. (un silence) Je suis triste aujourd'hui ... Si triste ! C'est comme un jour de pluie où le ciel gris ne cesse de rouler de sombres nuées. De quelque côté que je me tourne je ne vois que malheur, désastres, finitude. Toutes les nouvelles qui me parviennent tintent d'un bruit sinistre et sentent la mort.

Nîin avait raison pour les hommes : ils ne se servent pas de leur esprit. Je crois même qu'ils en ont peur. Qu'ils sont pauvres et misérables! Ils s'obstinent à espérer, à croire en des idées généreuses qu'ils n'appliquent presque jamais. Ils sont avides, cruels, possédés de folie destructrice. Ils saccagent tout sur cette terre afin d'assouvir leurs envies et justifient ces actes par la pire des duplicités. Pourtant ma mère me les a donnés ...

Quel cadeau terrifiant ! Rien ne peut les soumettre, les assagir ; les plus sages deviennent déments dès que le pouvoir ou la richesse passent à leur portée. Et les femmes pareilles aux hommes ! Ils se repaissent à présent de leurs divagations ; ils en jouissent et ne savent plus qui ils sont.

Avons-nous besoin de ces spectacles de violence, d'amertume infinie ? De cruauté ? Ces fictions ne sont-elles pas la nourriture de nos cauchemars ? Doit-on rajouter à la noirceur du monde une justification pour la force que l'on emploie ? Toutes ces questions si nécessaires, ils sont incapables de se les poser : elles veulent dire faiblesse ou stupidité. Hélas ce monde cultive la haine, l'effroyable profit de l'autre. Il périra de son mensonge, de cette pourriture qui le ronge : l'indifférence et la peur. Pourtant ...

Pourtant il se trouve ici de belles choses faites de main d'homme. Elles parlent de ces rêves qu'ils font, seule liberté qui leur reste. Mais tout cela périra avec ce monde, le moment venu.

Alors, je retrouverai ma mère ... (un silence) Je suis triste aujourd'hui.
(la porte du grenier s'ouvre lentement et Livia entre sans faire de bruit)

Livia : Bonjour ... Capitaine Nemrod !

Nemrod : (se retournant) Vous êtes venue ! Enfin ! (un silence) Pourquoi ?

Livia : (enjouée) Parce que vous m'avez fait rire. Je ne ris pas souvent ...
Vous savez, mon père est parti et ma mère ne m'aime pas.

Nemrod : Ce sont des situations très fréquentes.

Livia : Vous êtes bien trop occupé de vous-même pour faire attention aux autres.

Nemrod : Je suis triste aujourd'hui.

Livia : Voilà qui est vrai. Vous avez l'air d'un chat épluché.

Nemrod : D'un quoi ?

Livia : Vous avez l'air abattu.

Nemrod : Peu importe mon aspect. Vous auriez dû venir plus tôt, jeune fille.

Livia : J'ai été empêchée. Ma mère ...

Nemrod : Lui avez-vous parlé de notre rencontre ici ?

Livia : Non. Elle se serait moquée de moi avec méchanceté, comme elle sait si bien le faire. Elle m'aurait interdit de revenir.

Nemrod : Et vous lui auriez obéi ?

Livia : Je ne sais. Il ne convient pas de désobéir à ses parents mais ...

Nemrod : Mais ?

Livia : Vous m'avez fait rire !

Nemrod : Je vois ; je suis un bouffon.

Livia : Non ! Non ! Ne vous fâchez pas ! Vous savez si bien raconter les histoires, même si elles sont les plus folles, les plus absurdes ! La plupart des autres gens sont sinistres, sérieux, pontifiants. Surtout vis-à-vis des femmes !

Nemrod : Et vous venez à nouveau pour prendre votre bon moment, pour vous distraire comme l'on va au café ou au cinéma! Non ! Je ne suis point un auguste, un saltimbanque, un histrion ! Je suis Nemrod !

Livia : (tendue) Oh ! Je vous en prie, faites-moi rire encore. C'est si bon de rire !

Nemrod : Je ne peux pas.

Livia : Mais pourquoi ?

Nemrod : Parce que je suis triste. Savez-vous ce que c'est la Tristesse ?

Livia : Oui, je la connais bien.

Nemrod : Et bien vous ne connaissez rien ; votre tristesse est un petit nuage face à la mienne si profonde, si lourde, si ancienne. Elle est la tristesse des empires perdus, des merveilles anéanties, des amants séparés et quand je suis ainsi, même la mer ne peut me consoler.

Livia : Je ferais mieux de repartir.

Nemrod : Non ! Non ! Vous êtes venue et je vois apparaître une lueur sur les flots noirs. Au milieu des choses mortes, de l'hiver insensible, je distingue par vous la promesse d'un ciel pur. Restez.

Livia : (émue) Je veux bien mais je n'ai pas besoin de votre amertume. Moi aussi il me vient parfois, sans que j'en sache la raison, cette terrible détresse. Surtout à la fin des beaux jours, au moment de l'automne ; le courage me fait défaut, le coeur me manque pour affronter la froidure à venir. Comment se peut-il qu'une fois de plus les cieux deviennent gris ? Qu'il faille couvrir nos corps et voir, comme s'ils périssaient, les arbres quitter leurs frondaisons ? Pour peu que à nos cotés on soit méchant, je souhaite alors mourir.

Nemrod : (la prenant par les épaules) Je vous ai mésestimée, jeune fille. Pardon encore.

Livia : (baissant la tête) Vous êtes pardonné. (le regardant) Je crois que je vous pardonnerai toujours ; vous dites des choses si ... Si étranges ...

Nemrod : Je suis ainsi depuis la nuit de l'univers où tout se disperse. Avez-vous remarqué combien, malgré nos efforts, nos forces s'amenuisent, combien gagne la diversité ? Et malgré cela nous voulons réunir, rassembler, contre toute raison. La tristesse n'est pas autre chose qu'un long regard posé sur la nuit d'été, tant d'inaccessibles beautés, réelles en apparence, si douces ou si terribles mais toujours splendides. Pouvez-vous imaginer ces profondeurs et ces soleils autrefois réunis ?

Livia : J'y ai pensé parfois.

Nemrod : Oui. Je suppose de jour quand tout cela disparaît sous l'illusion d'un grand manteau d'azur.

Livia : Bien sûr.

Nemrod : (souriant) Voilà plus rassurant n'est-ce pas ?

Livia : On n'a pas l'impression de tomber sans fin.

Nemrod : Ou de regarder dans le passé sans savoir qui nous regarde.

Livia : Comme dans mille miroirs éclairés de chandelles.

Nemrod : Merci, jeune fille : je suis moins seul. (un long silence)

Livia : Puis-je vous poser une question ?

Nemrod : Je vous en prie.

Livia : Votre mère ... Comment est-elle née ? A-t-elle eu d'autres enfants ?

Nemrod : (songeur) Ma mère ... D'autres que moi ... Je ne sais ... Sa naissance ? Voici une longue histoire.

Livia : Conte-la moi , je vous prie.

Nemrod : (s'asseyant sur le divan avec Livia à ses côtés) Une chose d'abord ; pour dire ce récit il faut savoir à qui l'on s'adresse. Quel est votre nom, jeune fille ?

Livia : Je me nomme Livia.

Nemrod : C'est un nom qui sonne bien, un nom d'aimante.

Livia : Je vous écoute. (un silence)

Nemrod : Du temps où j'étais avec ma mère elle ne m'adressa jamais un sourire ni une parole mais quand je l'eus perdue, j'errai à mon tour sur le vaste océan avant de toucher la terre des hommes qu'elle avait faits.

Livia : Quelle était cette terre ?

Nemrod : Elle ne portait encore aucun nom car donner des noms aux choses

appartient aux hommes présomptueux. Mes pas, encore malhabiles, me menèrent sur celle-ci dans une grande forêt.

Livia : Les forêts sont donc si anciennes ?

Nemrod : Celles que vous connaissez le sont déjà mais cette forêt dont je vous parle n'avait pas d'âge lorsque j'y pénétrai. Ces arbres avaient la couleur du soleil et de la lune, leurs feuillages resplendissaient l'or et l'argent. Leurs racines plongeaient en une glèbe noire, profonde, douce telle une couche de mariée.

Livia : Existe-t-elle encore ?

Nemrod : Non. Cette merveille n'existe plus que dans mon souvenir qui la fait vivre.

Livia : Comme un rêve ?

Nemrod : Oui. Un rêve nostalgique ; celui d'une jeunesse perdue où, un court instant, j'ai pu m'apaiser. (un silence) J'ai cru m'apaiser !

Livia : (doucement) Que se passa-t-il alors ?

Nemrod : La forêt d'argent et d'or me fit le récit de la grande naissance.

Livia : Mais les arbres ne peuvent parler !

Nemrod : Qu'en savez-vous ? Les arbres parlent lorsque le vent agite leurs feuilles mais vous, vous ne les écoutez jamais. Autrefois, lorsque la vie courait moins vite, on savait entendre leurs dires.

Livia : Vous avez raison ; j'ai lu cela dans des livres.

Nemrod : Les livres ne savent rien.

Livia : Nous n'avons pas autre chose pour nous instruire.

Nemrod : C'est ainsi que vous, humains, êtes si sûrs de vous et que vous semez la mort. L'homme n'a cela de vrai que la destruction. Il récite les livres au lieu de faire confiance en son intuition.

Livia : Quel vieux discours ! Je n'ose vous croire.

Nemrod : Alors mon histoire est terminée.

Livia : Ne vous fâchez pas ... Je ne voulais pas vous contredire. Poursuivez s'il vous plaît.

Nemrod : (abattu) Pourquoi le ferais-je ?

Livia : Pour moi.

Nemrod : (la regardant attentivement) Le méritez-vous ?

Livia : Vous êtes bien venu, pour moi.

Nemrod : Voilà qui est juste.

Livia : Alors il faut continuer votre histoire.

Nemrod : (après un silence) Les arbres du soleil et de la lune connaissaient l'âge de l'univers. Ils savaient qu'en des temps infiniment anciens les mondes n'existaient pas, ni les jours ni les nuits ni les bêtes ensemble ni le spectacle du ciel. Tout n'était qu'obscurité vide de sens, obscurité du non-être sans aucune dimension. Pourtant ...

Livia : Pourtant ?

Nemrod : Quelque chose existait contenant tous les mondes, tous les temps, le passé, le présent, le futur, vous et moi. Cette chose possédait toute la clarté, toute la chaleur de l'univers que nos yeux croient admirer maintenant.

Livia : Quelle était cette chose ?

Nemrod : Les arbres eux-mêmes ne le savaient pas. Ils prétendaient qu'elle avait toujours existé et que toujours elle serait, passant d'une ténèbre à l'autre où à la fois dans toutes les ténèbres du néant. Ils me dirent aussi qu'elle créait le néant, qu'elle le fondait, l'une se repaissant de l'autre.

Livia : Je ne comprends pas ce que vous dites.

Nemrod : Il n'y a rien à comprendre. Je rapporte seulement leurs paroles. C'était il y a longtemps ...

Livia : (se serrant contre Nemrod) Et encore ... Et encore ...

Nemrod : (lui caressant les cheveux) Vous m'écoutez ?

Livia : (fermant les yeux) Plus que jamais !

Nemrod : Ils disaient de plus que les ténèbres étaient différentes de celles que nous connaissons ; elles étaient le non-être tandis que cette chose contenait notre lumière, notre obscurité, un nombre infini de mondes avec leurs temps propre ...

Livia : C'est inimaginable !

Nemrod : Il n'y avait pas de parties et sous la surface de cette chose sans âge ces mondes bruissaient en devenir, certains déjà linéaires, d'autres au cours cyclique, d'autres immobiles. Tout au fond de la chose ils se créaient depuis le néant à un rythme si rapide que rien ne peut le décrire.

Livia : Mais qu'est-ce que c'était ?

Nemrod : De la pensée ! De la pensée pure.

Livia : La pensée ? Sans matière ?

Nemrod : Oui. Il existe bien de la matière privée de pensée, de la matière liée à la pensée ; pourquoi la pensée n'existerait-elle pas toute seule, capable de forger la matière ?

Livia : Je ne peux y croire.

Nemrod : Pourtant ce furent leurs dires. Ils ajoutèrent que cette chose divine pour eux se transforma, augmenta et soudain, sans aucun bruit mais dans une chaleur titanesque, explosa ... (un silence) Les mondes se séparèrent les uns des autres , les soleils s'assemblèrent et s'allumèrent, les planètes se formèrent autour d'eux avec la plus infime des poussières ... Le Temps commença ...

Livia : Notre temps ?

Nemrod : Oui. Notre temps fait de briques immortelles qui s'accordent ou se séparent, d'ensembles qui s'éloignent de plus en plus vite. Comprenez-vous pourquoi nous voulons toujours réunir, rassembler ce qui est dissemblable ? (un silence) Depuis ce moment si ancien, voilà notre hantise : revenir à cette chose qui était nous, à la pensée première qui désormais, ténue, s'est dispersée tel un vent furieux devient un souffle imperceptible.

Livia : Et votre mère ? Comment est-elle née ?

Nemrod : Ma mère ? Elle fut un de ces mondes à l'origine ; elle fut avec une infinité

d'autres pensées, la pensée qui créait à son tour. Quand ils furent tous séparés par l'immense souffle, elle naquit à elle-même, à la fois conscience et douleur de la séparation. Comme elle parcourait le néant, de plus en plus solitaire, elle fabriqua son corps pour le placer ici, soleil parmi les soleils qu'elle retenait avec elle. De son corps je naquis parce qu'elle le voulait, ne pouvant attendre sans reflet d'elle-même le retour à la pensée qui est toutes les pensées.

Livia : Comme c'est beau et terrifiant !

Nemrod : Oui. Vous avez raison, Livia, beau et terrifiant.

Livia : C'est cela que l'on nomme Dieu ?

Nemrod : Peut-être.

Livia : Vous ne savez pas ?

Nemrod : J'ai posé cette question aux arbres du soleil et de la lune.

Livia : Que vous ont-ils répondu ?

Nemrod : Ils sont demeurés silencieux. Je crois qu'eux aussi ne savaient pas. Le savoir, cette divinité que vous adorez, n'a plus de sens puisqu'il s'agit de pensée immortelle, de poésie, d'amour.

Livia : Ce qui manquait à votre mère ?

Nemrod : Ma mère m'a fait pour ne pas être seule ; parce que cette séparation était une déchirure. Ma mère me manque aussi, savez-vous ... Se séparer, se réunir ! Le gouffre du temps va et vient ... (un silence)

Livia : Alors nous sommes nécessaires à ceux qui nous haïssent ou nous méprisent, à ceux qui se servent de nous ?

Nemrod : Bien sûr. Sans cela comment peuvent-ils emplir leur existence ? Dites-vous que ceux qui utilisent, croient le faire sont à plaindre. Leur sort est scellé ; jamais ils ne pourront admettre ou percevoir le seuil de la pensée profonde. Ce sont des jouisseurs, des cruels, des misérables qui n'ont qu'un pauvre entendement. Leurs prétendues richesses ne sont rien qu'un vent mauvais. Vous, Livia, pure comme vous êtes, vivante d'espérance, vous savez désormais comment les temps sont apparus. Vous n'avez point leur puissance mais contre vous ils ne peuvent rien.

Livia : Voilà pourquoi vous êtes venu : pour me révéler ceci.

Nemrod : Oui. Parce que la plus infime action compte pour le tout. L'esprit souffle ; qu'il se détourne et l'univers cesse et lui revient. Vous autres, pareils à des fourmis qui se livrent des guerres incessantes, finirez par le comprendre.

Livia : Mais qui êtes-vous vraiment ?

Nemrod : (se redressant fièrement) Je suis un héros, j'aime le beau danger (tristement) Un héros bien seul car votre temps les a oubliés ; en a fait des légendes ou des contes pour enfants. Un héros travaille à l'harmonie du monde, désormais que peut-il faire en un tel chaos ?

Livia : (souriante) Il vient parler à une jeune fille.

Nemrod : (la regardant intensément) À tous les solitaires au cœur pur.

Livia : Pourquoi n'y-at-il plus de héros ?

Nemrod : Parce que la magie du monde s'en est allée. Les hommes ne croient plus en rien sinon au pouvoir et à l'argent.

Livia : Croyez-vous qu'ils aient tort ? Le pouvoir et l'argent procurent bien des joies, de satisfactions.

Nemrod : Le pouvoir et l'argent sont insatiables.

Livia : Je ne connais pas le pouvoir mais un peu plus d'argent serait le bienvenu.

Nemrod : Qu'en feriez-vous ? Acheter des choses inutiles ; paraître ? Vous vous lanceriez, vous aussi, dans cette course effrénée de la nouveauté à tout prix. Vous seriez la proie de la convoitise, de la tromperie et du cynisme. Vous ne pourriez résister et deviendriez comme ces malheureux qui vous semblent si enviables.

Livia : Tout de même! C'est dur de voir tant de beaux objets inaccessibles.

Nemrod : Les plus belles choses sont à votre portée, elles ne coûtent rien : les fleurs, les arbres, le ciel, les déserts, les plaines riantes, tous les animaux. Beaucoup parmi eux sont beaux et le restent toute leur vie durant contrairement aux hommes qui s'épaississent ou se dessèchent.

Livia : Vous avez raison capitaine Nemrod. Après tout, je n'ai nul besoin de paraître .

Nemrod : Vous voyez bien, la seule issue quand on est un héros reste créer de la beauté.

Livia : Créer de la beauté ? Comment cela ?

Nemrod : La beauté nous rattache à l'immémorial ; elle existe depuis toujours et existera toujours.

Livia : Comment doit-on faire ?

Nemrod : On peut créer de la beauté en agissant ou en contemplant. Ainsi écouter, regarder d'un esprit ouvert permet de s'imprégner puis, par le geste, de la restituer à sa manière.

Livia : Vous voulez dire faire de ... L'Art ?

Nemrod : Oui mais l'Art n'est qu'une des façons d'accomplir. (il rit) Certains sont plus doués que d'autres qui ne font que déranger les papillons ! (un silence ; très doucement) Autrefois j'ai été orgueilleux ; mes pas sonnaient sur la terre et je voulais régner sur chaque chose. J'ai fait des merveilles mais à quel prix ! Le Temps, de toute façon, reprend tout rétablissant la juste poussière. J'ai mis longtemps à comprendre que nous créons la beauté par hasard de temps à autre tandis que la nature y va tout droit. C'est une question de temps, toujours de temps ...

Livia : J'ai bien peur de ne pas savoir faire de belles choses.

Nemrod : Ne dites pas cela, jeune fille ! Cette modestie ne vaut rien ! Comment ! Vous dites ! Quand je pense que certains, de nos jours, s'exposent comme oeuvres d'art, coupent des vaches en deux ou font couler l'eau d'un robinet en prétendant que cet acte est hautement admirable ! Que sont-ils sinon de tristes imposteurs ?

Livia : Au moins ils font parler d'eux-mêmes.

Nemrod : Et vous trouvez cela bon ?

Livia : Oh ! Moi, je n'en ai rien à faire !

Nemrod : Bien sûr ! Voilà le drame ! On se moque de tout ; après quoi, si cela les amuse ! Cela ne me dérange pas, me direz-vous ...

Livia : Mais oui !

Nemrod : (en colère) Et l'harmonie du monde ? Ces gens là perturbent tout !

Livia : (riant) L'harmonie du monde n'a que faire de tant de bruit, de cette agitation. Elle s'en moque, capitaine Nemrod !

Nemrod : (rembruni) Peut-être avez-vous raison.

Livia : (même jeu) Je le crois fermement. Tenez, bien peu de choses peuvent perturber cette lenteur mais ... Cela vient soudain. Alors tous nos coeurs sont serrés par l'angoisse. J'ai souvent eu ce sentiment le matin en faisant le parcours qui me mène à mon petit travail. Je traverse un grand pont très ancien, proche d'une île où viennent des promeneurs et des oiseaux. Si l'île disparaissait avec ses promeneurs, ses oiseaux, ses bancs, ses pierres ocres et même ses graffiti vantant des noms qui me sont inconnus, ce serait pour moi la fin de tout.

Nemrod : (doucement) Comme pour la cime des arbres ?

Livia : Oui. La cime des arbres l'été, à peine agitée par une imperceptible brise. Rien ne bouge sauf cette chose si ténue, inaccessible et pourtant qui donne le vertige. (elle lui prend le bras) Avez-vous éprouvé cela aussi ?

Nemrod : Chaque été j'attends ce moment, au plus fort de la chaleur ; avec un peu de chance ...

Livia : Un aigle vole au plus haut du ciel ...

Nemrod : Je me contente d'un héron.

Livia : J'aime aussi les aigrettes blanches.

Nemrod : Alors nous sommes pareils.

Livia : Nous aimons être rassurés.

Nemrod : Cela peut se décrire ainsi. (un silence) Vous voyez, jeune fill , vous n'êtes pas insensible ...

Livia : Ce sont mes moments secrets.

Nemrod : En parlant de beauté ...

Livia : Je nomme cela douceur.

Nemrod : Si vous voulez.

Livia : J'avoue vivre beaucoup pour ces instants.

Nemrod : Seriez-vous rêveuse avant tout ?

Livia : Peut-être. (un silence)

Nemrod : Savez-vous que, moi aussi, je ne peux vivre sans cela ?

Livia : Vous devez être bien malheureux dans ce monde de timbrés.

Nemrod : Je n'y prête aucune attention. Pour moi, il n'existe pas. Vous le pensez mauvais ?

Livia : Pas vraiment. Cruel, certes ; absurde et injuste mais mauvais ...

Nemrod : Pourtant il l'est.

Livia : Vous êtes un vieil aigri. Vous avez passé trop de temps sur la mer.

Nemrod : Je ne vous permets pas !

Livia : je suis jeune et je déteste les vieux donneurs de leçon. Ce qu'ils n'ont pas fait comme bêtises, ils veulent le voir accomplir par les jeunes gens. Les jeunes gens n'en ont que faire : ils sont jeunes!

Nemrod : Voilà un état qui passe vite !

Livia : Personne n'est pressé !

Nemrod : D'abord je ne suis pas si vieux.

Livia : (le regardant attentivement) Montrez-vous un peu à la lumière ! Mmoui! Il me semble que vous avez rajeuni.

Nemrod : Ça doit être un effet d'optique (il bouge et tourne. Tout dépend de l'endroit où je me tiens. Tenez, ici par exemple, je ne vous parais point plus vieux ? Et ici plus expérimenté.

Livia : Si vous le dites.

Nemrod : Et là, beaucoup plus jeune ?

Livia : (stupéfaite) Je ...

Nemrod : Et ici presque un gamin ?

Livia : C'est ma foi vrai !

Nemrod : Vous voyez ! On emporte toujours sa jeunesse à la semelle de ses souliers.

Livia : Quel enfant vous faites à vous trémousser de la sorte ! Vous êtes fier de vous !

Nemrod : Très fier !

Livia : (venant et lui donnant un baiser sur la joue) Mais je vous aime bien.

Nemrod : Le bien est de trop.

Livia : (vivement) Qu'allez-vous imaginer !

Nemrod : Ce pourquoi je suis venu.

Livia : (froideusement et avec méchanceté) Vous ne vous êtes pas regardé.

Nemrod : (très doucement) Vous voyez que ce monde est méchant ... Il vous empêche de me voir au-delà de l'apparence. Et qu'est-ce que l'apparence ? Une chose aussi ténue que la lumière du crépuscule, la brise de printemps sur les nouveaux feuillages, le retour de la nuit en été.

Livia : Je ne peux vous aimer. C'est impossible.

Nemrod : (souriant) Qu'en savez-vous ? C'est cela aussi créer de la beauté.

Livia : (butée) Vous dites n'importe quoi.

Nemrod : Bien sûr que non ... N'en parlons plus ! Voulez-vous savoir comment naquirent les Héros ?

Livia : Que dites-vous ?

Nemrod : Oui. Les Héros ! Vous m'avez demandé si ma mère avait eu d'autres enfants.

Livia : Et bien ?

Nemrod : En quelque sorte. Ce sont les Héros.

Livia : Je les connais déjà. Quand j'étais petite mon père m'avait offert un ouvrage

sur les contes et la mythologie. Il s'y trouvent tous : Achille, Patrocle, Héraklès, Persée, Cuchulain , Erik , Roland ... Que des !

Nemrod : Je ne vous parle pas de ceux-là. Peuh !

Livia : Alors Captain America, Mandrake, Fantômas, Blek le Roc ?

Nemrod : Vous voulez une claque ?

Livia : Comment ? Ces grands héros n'en furent point ?

Nemrod : Si mais un peu pâles.

Livia : Un peu pâles !

Nemrod : Certes ! Les histoires de héros que l'on vous raconte sont souvent bien trop imaginaires ou encore fantasques. Beaucoup ont été oubliées parce que, autrefois , on les récitait dans les maisons, les palais, lors des fêtes. Ceux qui les contaient oubliaient souvent et pour ne pas être déconsidérés, ils en inventaient d'autres. Très vite , ils se sont regroupés pour ne pas omettre mais bon nombre d'histoires étaient déjà enfuies.

Livia : Lesquelles ? Je ne vous crois pas.

Nemrod : Les histoires de Zurván et de Dorcas, de Kinegal, d'Anavar, de Narwin Eol et la plus belle, celle de Katana et de Soskar ...

Livia : Ces noms ne me disent rien du tout.

Nemrod : il ne faut point s'en étonner : leurs histoires ont été totalement oubliées. Quoique pour certains on retrouve dans vos légendes quelques bribes de leurs récits.

Livia : (s'installant) Je vous écoute grand conteur !

Nemrod : (se recueillant en fermant les yeux) Bien après ma naissance, les Héros virent le jour. Les terres s'étaient formées et ma mère, Nîin la splendide, les avait toutes parcourues. Là où elle posait ses pas dans le limon encore humide, des choses surgissaient, informes d'abord puis avec la chaleur du soleil, plus grandes et complexes. Ainsi de ses premières traces sur la très grande terre parurent les plantes, les arbres immenses, de terribles insectes, les animaux non moins terribles ; ceux qui tuent pour se nourrir. Certains, parmi vous, prétendent qu'au début tous ces

êtres ne se faisaient aucun mal ; ils mentent car ma mère, dès l'origine avait voulu cette lutte perpétuelle. Pour qui n'a pas d'esprit, la faiblesse veut dire la mort.

Livia : Pourquoi votre mère n'a-t-elle pas choisi autrement ?

Nemrod : Ma mère n'a fait que suivre la marche des temps. Ils se détruisent et se reconstruisent à l'infini ... (un silence) le premier qui naquit parmi ces êtres fut Narwin Eol.

Livia : D'une empreinte de votre mère !

Nemrod : Oui.

Livia : Et que faisait-il ?

Nemrod : Il était le maître des vents.

Livia : Il leur commandait ?

Nemrod : Tout juste. Ce fut à lui que ma mère demanda de détruire le premier monde qu'elle avait vu surgir de ses pas.

Livia : Pourquoi donc ?

Nemrod : Parce que ce monde ne lui plaisait point. Il était trop doux.

Livia : Trop doux !

Nemrod : Oui, pas assez contrasté, trop monotone, trop uniforme.

Livia : Je ne comprends toujours rien.

Nemrod : C'est pourtant simple : il fallait un monde plus varié, pétri de contrastes afin de mieux avancer.

Livia : Comment s'y-est-il pris pour détruire le premier monde ?

Nemrod : Narwin Eol rassembla tous les vents du monde et les réunit en un seul qu'il tenait enfermé dans ses bras puissants. Le vent tourna et tourna si vite, si fort qu'il devint un terrifiant ouragan. Puis il le lâcha ...

Livia : Et ce vent détruisit le monde ?

Nemrod : En totalité. Il brisa les arbres et les plantes, enleva la terre dans le ciel, la mêlant aux nuées ; il bouleversa les eaux qui recouvrirent tout là où la terre désormais manquait.

Livia : Cela dura longtemps ?

Nemrod : Un âge entier.

Livia : Quelle horreur !

Nemrod : Ma mère ne fait pas les choses à moitié.

Livia : Et quand ce fut fini que devint Narwin Eol ?

Nemrod : Ah ! Ah ! Il n'était plus le maître des vents.

Livia : Il mourut lui aussi ?

Nemrod : Pas vraiment. Il erra de par le monde désolé, lui-même triste de ce qu'il avait fait. Tout était différent : la grande terre s'était partagée en morceaux séparés par la mer ; il y avait des montagnes et, très vite, la vie se mit à reprendre car ma mère marcha sur le nouveau monde pour le féconder.

Livia : Je parie que ce nouveau monde ne lui plut pas, comme le précédent.

Nemrod : Vous avez vu juste, Livia.

Livia : Elle demanda à Narwin Eol de le détruire.

Nemrod : Bien entendu.

Livia : Il le fit ?

Nemrod : Non. Il refusa.

Livia : Pour quelle raison ?

Nemrod : Je vous l'ai dit : il n'était plus le maître des vents.

Livia : Et que fit-elle ?

Nemrod : Elle le maudit , comme elle l'avait fait pour moi ... Comme moi il erre dans ce monde où parfois il retrouve sa force d'antan.

Livia : Ce qui veut dire que nous vivons dans ce second monde ?

Nemrod : Non. Il fut détruit lui aussi mais par Anavar, le maître du feu.

Livia : Le feu venu du ciel ?

Nemrod : Le feu venu de la terre. Anavar était resté longtemps dans ses entrailles après que ma mère l'ait conçu. Il en avait un grand ressentiment et lorsqu'elle lui permit de sortir, il était empli de fureur. Avec lui sortirent les laves des volcans, d'horribles fumées, des sources brûlantes et sulfureuses. Le monde se mit à bouillir et à se consumer.

Livia : Durant toute une vie, à nouveau ?

Nemrod : (gravement) Oui.

Livia : Et lorsque cela cessa qu'advint-il ?

Nemrod : Cela n'a jamais vraiment cessé. Anavar, voyant son oeuvre en fut très satisfait mais ne put demeurer sur terre car il avait froid. Il retourna dans les profondeurs pour se réchauffer. Parfois il se réveille, ici ou là.

Livia : Votre mère recommença à détruire ce second monde, je suppose.

Nemrod : Tout juste ; tout juste.

Livia : Anavar refusa à son tour.

Nemrod : (souriant) Vous voyez, jeune fille, que cette histoire vous tient !

Livia : J'avoue. Mais je ne vois pas pourquoi il ne recommença pas son manège.

Nemrod : (amusé) Rien de plus simple : il n'avait point envie de changer quelque chose qui lui plaisait. Ma mère trouvait ce monde trop chaotique, trop hérissé, accidenté, trop chaud.

Livia : Que fit-elle encore ?

Nemrod : Il ne lui restait qu'à créer Kinegal, le maître des eaux. À son tour il ravagea la terre en la noyant complètement.

Livia : Et ce fut le troisième monde.

Nemrod : Oui toujours. L'eau avait tout pris, jusqu'aux sommets des montagnes les plus élevées. Anavar ne put rien faire contre son nouveau rival et il se contenta de ravalé sa colère sous la mer.

Livia : Kinegal régna longtemps ?

Nemrod : Ce que vous appelez une année.

Livia : Pas plus ?

Nemrod : Maintenir les eaux à ce niveau n'est pas chose facile.

Livia : Et puis ?

Nemrod : Lorsque l'eau retomba la vie reprit encore plus vite, foisonnante, omniprésente.

Livia : Celle que nous connaissons désormais ?

Nemrod : Pas encore.

Livia : Vous n'allez pas me dire que votre mère ...

Nemrod : Il n'y eut pas de nouvelle destruction mais des aménagements.

Livia : Des ... Quoi ?

Nemrod : Disons quelques retouches comme on le fait pour un beau costume (il rit). Et comme elle ne pouvait confier cela à aucun de ses trois fils, elle créa Zurván et Dorcas en leur disant pour l'un de faire tout le mal et pour l'autre tout le bien possible.

Livia : Deux frères ennemis.

Nemrod : (hilare) N'est-ce-pas pervers !

Livia : Je commence à croire votre mère assez infréquentable.

Nemrod : (sombre) C'est ma mère, pourtant.

Livia : Mais vous, pendant tous ces temps, que faisiez vous ? Vous avez assisté à tous ces bouleversements et vous n'avez rien fait pour les empêcher ?

Nemrod : Ce n'était point mon affaire. Pourquoi serais-je intervenu ? Aucun de ces mondes ni de ces êtres ne me convenait ; je ne m'étais attaché à aucun.

Livia : Je vois. Toujours votre splendide personne.

Nemrod : Vous avez sans doute raison ... Disons que j'étais occupé ailleurs.

Livia : Comment cela ?

Nemrod : Être abandonné par ceux qui vous donnent la vie ! Vous ne pouvez comprendre ... J'ai erré longtemps sans savoir que faire de cette existence.

Livia : Je ne voulais pas vous faire de peine.

Nemrod : Je sais. (un silence)

Livia : Nous sommes donc dans le quatrième monde.

Nemrod : Certes.

Livia : Et qui le détruira ? Car je suppose que votre mère veut le détruire.

Nemrod : Oui, elle souhaite le détruire. Bien sûr ...

Livia : Qui doit s'en charger ?

Nemrod : Les êtres humains.

Livia : Nous ! Mais comment ...

Nemrod : Il suffit d'observer comment vous vous comportez envers vos semblables ou la Nature.

Livia : La Nature est grande.

Nemrod : Vous êtes trop nombreux. De plus en plus nombreux.

Livia : Rien ne pourra l'empêcher ?

Nemrod : Si : moi.

Livia : Vous ! Tout seul !

Nemrod : C'est l'unique sens que j'ai pu trouver à mon existence.

Livia : (émue) Vous avez tant souffert que cela ?

Nemrod : Pour un peu, vous seriez amusante.

Livia : Encore pardon.

Nemrod : Je vous pardonne. (un silence)

Livia : C'est un combat ... Désespéré.

Nemrod : Rien ne saurait mieux me combler.

Livia : Toujours l'orgueil!

Nemrod : Non. Non. Ne confondez pas l'orgueil et le choix du courage. Il me serait aisé de vous voir périr, d'attendre que ma mère me revienne. Mais je n'ai pas cette cruauté. (un silence) Aussi veules et méchants que vous soyez, aussi avides, je ne peux m'empêcher de vous plaindre et de vous aimer. Je plains votre misère car il n'y a pas plus misérable que l'homme sur la terre et j'aime votre fierté qui malgré cela vous porte à accomplir de belles actions. J'aime la beauté des femmes pareille à celle des fleurs, la douceur des hommes pareille au chant d'oiseau de mai ; aux arbres qui se parlent et se parent pour vivre. J'ai choisi.

Livia : (émue) Je commence à comprendre ...

Nemrod : Vraiment ?

Livia : (se rapprochant de lui) Oui. Je crois.

Nemrod : Alors il vous reste à entendre la belle histoire de Katana et de Soskar.

Livia : Je vous écoute, capitaine Nemrod.

Nemrod : Souvent nous croyons en l'amour alors que seule son envie nous possède. Nous croyons aimer : c'est une idée que nous poursuivons. Un autre nous-même, attardé, passager ; un souffle qui se pose sur un visage et nous retient. Le véritable amour est né voici longtemps ...

En ces temps il n'y avait sur terre que sécheresse et solitude. Les forces du monde retenaient leur souffle, comme en attente d'une chose inconnue et encore lointaine. Le vent venait puis repartait sans éveiller qu'une poussière morte ; l'eau ne paraissait point sinon dans les ténèbres des grottes profondes ...

Livia : Le soleil ? Où était le soleil ?

Nemrod : Partout présent, implacable et brûlant. Mais plus sinistre encore : de tous les êtres vivants aucun ne connaissait le coeur d'un autre que lui-même. Et la femme n'existait pas !

Livia : Mais c'est impossible !

Nemrod : Que savez-vous des choses anciennes, jeune fille ? Seuls les hommes, quelques hommes vivaient alors et parmi eux, Soskar.

Livia : Ils ne finissaient jamais ?

Nemrod : Ces hommes étaient forts, ils adoraient déjà les combats, les armes étincelantes, l'ivresse du pouvoir ...

Livia : Ils n'avaient point de descendance ?

Nemrod : Ils périssaient, bien sûr, parfois à la bataille mais souvent de maladie étrange ; d'un curieux mal tapi au fond de leur esprit. Certains ne parlaient plus sans que l'on sache s'ils le pouvaient encore, d'autres prononçaient des longues prosodies privées de signification. Tous allaient et venaient revêtus d'innocence ; enfin ils se fixaient les uns au bord de la mer, les suivants sur quelque cime et là, ils cessaient d'être.

Livia : Ils mourraient ?

Nemrod : Ils devenaient des pierres , des cristaux noirs comme la nuit.

Livia : Quelle horreur !

Nemrod : Non. Cela était très beau ; je l'ai vu ...

Livia : Vous étiez parmi eux ?

Nemrod : À coté d'eux.

Livia : Et Soskar ?

Nemrod : Soskar était un grand héros. Il avait vaincu ses adversaires en d'âpres luttes. Grâce à lui la paix régnait parmi les êtres. A cette époque, certes, la paix régnait ...

Livia : Votre histoire est bien ennuyeuse : un monde d'hommes !

Nemrod : Ils étaient nés des pas de ma mère ; des hommes pas vraiment. Ils ne connaissaient point la peur et Soskar fut leur roi. (un silence) Un roi fort sage mais dont le temps passait ; se voyant empli de tristesse, il résolut de chercher ce qui manquait au monde. Non pas la vie éternelle que des fous voulurent ensuite conquérir dans leur orgueil mais cette chose qu'il ne pouvait définir et qui les tuait tous par son absence.

Livia : L'Amour ?

Nemrod : La Femme qui donne la Vie.

Livia : Pourquoi votre mère n'y avait-elle pas songé ?

Nemrod : Nîin, la très grande, ne veut pas de rivale ; elle est une idée sans aucun partage.

Livia : Elle ne connaît donc l'amour ?

Nemrod : Si puisqu'elle m'a fait.

Livia : Je ne saisis pas bien ce que vous voulez dire.

Nemrod : Les choses ne peuvent être simples.

Livia : Cela je le sais, merci.

Nemrod : Soskar voyagea longtemps mais nulle part il ne put découvrir ce qu'il espérait. Chaque jour l'angoisse possédait son cœur un peu plus ...
(un silence) Et vint la fin d'un jour en apparence comme tout autre ; dans le désert près d'un grand arbre mort où il vint se reposer. La nuit, à cet instant, prit le ciel .

Livia : C'est à cet instant qu'elle apparut ?

Nemrod : Qui donc ?

Livia : Katana.

Nemrod : Si vous m'interrompez à chaque phrase, je préfère me taire.

Livia : (le secouant comme un prunier) Misérable conteur que vous êtes ! vous me faites griller sur place ! Allez-vous dire ! Allez-vous dire !

Nemrod : Je vous en prie, ne me bousculez pas ainsi. Cette histoire mérite du respect !

Livia : Elle commence à être un peu ...

Nemrod : (malicieux) Longue ?

Livia : Non.

Nemrod : Trop sérieuse ?

Livia : Non !

Nemrod : Manquant d'action ?

Livia : Frustrante !

Nemrod : J'y viens! J'y viens.

Livia : Je veux savoir !

Nemrod : Vous saurez tout, je le jure !

Livia : Au fait, vieux bavard !

Nemrod : Soskar était à peine endormi qu'il fut assailli par des esprits maléfiques. (Nemrod se met à mimer le combat) Soskar se battit vaillamment toute la nuit durant alors que ces démons venaient lui chuchoter à l'oreille, lui donnant à chaque fois un coup de griffe et de dent, laissant sur son corps leurs marques noires. Va-t-en Soskar lui criaient-ils, va-t-en ou nous te tuons, nous buvons ton sang chaque fois un peu plus. Va-t-en, ici il n'y a rien qui t'intéresse ! Soskar, blessé de toutes parts, vit se lever le nouveau jour.

Livia : Que fit-il ?

Nemrod : Les démons disparurent et il put contempler l'arbre mort, l'immense frondaison dépossédée de sa verte parure. Et tout en haut était posé un aigle doré prisonnier d'un serpent jaune et noir. (un silence) Soskar crut, un instant, qu'il était le jouet d'un mirage, que la faiblesse du sang qui lui restait lui prêtait cette vision. Mais l'aigle, du haut de cette demeure, parla : " Soskar, grand roi des héros, délivre-moi de ce serpent qui me tient et veut ma mort. Si tu me libère, je te donnerai mille richesses". Je n'ai pas besoin de richesses lui répondit Soskar, je les possède toutes. J'ai dans mes coffres les étoffes les plus légères, les plus chaudes aussi.

Des armes ornées égayaient les murs de cent de mes palais où je passe une nuit seulement dans l'année. Pour moi on vient du bout de l'horizon m'apporter des présents fastueux. Que peux-tu me donner que je n'ai déjà vu ? Le serpent prit alors la parole et dit : " L'aigle s'est régalé de mes petits, il en a fait son repas voici des lunes, ne me laissant que honte et désespoir. Laisse-moi ainsi le tenir jusqu'à sa fin prochaine pour que je sois vengé ". Soskar répondit au serpent : "Ne devais-tu point veiller sur tes enfants avant qu'ils soient en âge de se défendre ? As-tu besoin d'enfants, toi qui sait renaître cent fois ? Si l'aigle meurt qui t'empêchera, toi et les tiens de prospérer sans fin ? ". Alors Soskar monta sur l'arbre mort, jusqu'au plus haut ; il trancha la tête du serpent jaune et noir, libérant l'aigle de son étreinte. (un silence)

L'aigle cria sa joie, montant au delà des nuages et Soskar attendit son retour car il avait gardé une plume longue sans laquelle l'aigle était privé de toute sa puissance. Soskar attendit trois nuits entières, chaque fois tourmenté par les démons mais il ne faiblit point.

Livia : Il vainquit les démons ?

Nemrod : On ne peut vaincre les démons ; il faut les distraire.

Livia : Comment cela ?

Nemrod : En leur donnant autre chose à s'occuper.

Livia : C'est ce que fit Soskar ?

Nemrod : Oui. Il leur donna à chaque nuit un morceau du corps du serpent. Il en garda la tête dans une besace.

Livia : Et l'aigle revint.

Nemrod : Au matin du troisième jour, l'aigle revint, en effet. Il se posa sur la cime de l'arbre desséché et dit à Soskar : " Ainsi tu n'as pas eu confiance ? ". Soskar rit et répondit : " Peut-on faire confiance en celui qui tue pour se nourrir ? ". L'aigle rétorqua : " Non. Tu as raison ; mieux vaut faire confiance en celui qui tue par plaisir ". Soskar se prit à rire encore : " Tu me dois un cadeau pour t'avoir sauvé la vie ". L'aigle s'ébroua, ce qui était sa façon de rire : " Nous autres oiseaux ne pouvons rien accomplir sans être au complet ". Soskar prit la plume manquante et la tendant à l'aigle, lui dit d'un air sombre : " Voici ce que tu cherches. A toi de me récompenser ; sache que j'ai gardé la tête du serpent ". (un silence) L'aigle resta pensif un temps interminable puis s'ébroua de nouveau : " Soskar tu es grand et vraiment tu mérites un cadeau que nul n'a jamais eu. Viens, grimpe sur mon dos et je te porterai ... ".

Livia : Quelle histoire ! Je n'en connais nulle pareille.

Nemrod : Personne ne le peut. Elle s'est faite avant vos cités, vos livres et vos mensonges.

Livia : Pourtant vous vous en souvenez et l'aigle savait se taire.

Nemrod : Un secret est un secret. Sans cela comment peut-on survivre ?

Livia : L'aigle emmena Soskar ...

Nemrod : Il lui fit passer les bornes de l'espace, pareil à un météore incandescent, aussi rapide qu'un jet de pierre dans la main d'un enfant berger. D'un seul cri, ils furent sur la lune d'argent où il le déposa.

Livia : La lune ? Mais elle est stérile !

Nemrod : En ces temps là la lune n'était point aussi morne. On y trouvait des plaines, des prairies et des eaux courantes. (un silence) L'aigle, en se posant, affirma ceci : " Nous voici désormais au paradis immobile de Katana, la très belle qui attend. La lumière ici vient d'elle et elle seule. Nul doute que tu la trouveras ". Alors Soskar se mit à parcourir la lune en cherchant Katana.

Livia : La trouva-t-il ?

Nemrod : Bien sûr.

Livia : Comment ? Comment !

Nemrod : (riant) Par la ruse !

Livia : Ce n'est pas ainsi que l'on prend les femmes.

Nemrod : Et pourtant ...

Livia : Misérable conteur que j'écoute !

Nemrod : Vous voulez savoir comment finit l'histoire ...

Livia : Après tout que m'importe ! Je puis la finir moi-même.

Nemrod : (froidement) Fort bien. Alors je suis tout ouïe.

Livia : (fièrement) Katana se promenait dans une vallée printanière ; Soskar dormait et elle le vit.

Nemrod : Il n'y a jamais eu de printemps sur la lune.

Livia : (agacée) Elle le réveilla en le chatouillant avec un brin d'herbe.

Nemrod : Que c'est charmant !

Livia : Dès que Soskar regarda Katana il en fut amoureux.

Nemrod : Elle aussi et ils eurent beaucoup de petits lapins ... Euh ! Gamins !

Livia : Moquez-vous ! Ce n'est pas facile d'inventer comme cela une histoire au pied levé !

Nemrod : N'est-ce pas ! Les histoires, il faut les avoir vécues. (un silence)

Livia : (tête basse) Bien. J'avoue ...

Nemrod : (distraitemment) Ah oui ? Vraiment ? Je croyais que n'importe qui pouvait ...

Livia : S'il vous plaît !

Nemrod : Et pourquoi donc ferais-je une suite pour une capricieuse ? Pour une fille qui ne patiente en rien ? Une de celles dont le souci est de regarder tout au plus les affiches sur les murs et le trottoir mouillé ! Allons, je perds mon temps avec vous, jeune fille et je ferais mieux de repartir.

Livia : Capitaine Nemrod !

Nemrod : Oui, je ferais mieux de me sauver, de m'arracher de ce grenier puant où seules viennent les souris et où meurent les mouches. Je ferais mieux ...

Livia : Capitaine Nemrod je vous interdis !

Nemrod : Vous m'interdisez quoi ?

Livia : Je vous interdis de partir !

Nemrod : À la bonne pioche ! Et pourquoi donc voulez-vous que je demeure ?

Livia : Pour finir l'histoire !

Nemrod : Mais encore ! Mais encore !

Livia : Juste pour finir l'histoire.

Nemrod : Ce n'est pas vrai.

Livia : Finissez la pour moi, je vous prie.

Nemrod : Il y a autre chose. (il la prend par les épaules) Il y a ...

Livia : Je vous en prie, finissez cette magnifique histoire et puis partez.

Nemrod : Regardez-moi.

Livia : (secouant la tête) Je vous regarde.

Nemrod : (riant) Mieux que cela, jolie demoiselle !

Livia : Voici.

Nemrod : Dites-moi maintenant qu'il n'y a rien d'autre.

Livia : Il ... Il n'y a rien d'autre.

Nemrod : Je ne vous crois toujours pas. Votre souffle est trop court, vos mots trop hésitants.

Livia : Je suis fatiguée ; il est bien tard.

Nemrod : Au contraire, tout commence.

Livia : Vous n'avez pas le droit de me retenir ainsi.

Nemrod : (la lâchant d'un seul coup) Mais ... Je ne vous tiens même pas. Voyez ! Nous sommes à deux mètres l'un de l'autre. Voulez-vous que je sois à dix, à cent ? A l'autre bout de la terre, de l'univers ?

Livia : Même à l'extrémité du vent, je vous verrais encore.

Nemrod : (lui prenant les mains) Redites-moi cela !

Livia : Je ... Je vous verrais encore.

Nemrod : (la prenant dans ses bras) Je le savais ! Je le savais !

Livia : (se blottissant) Ce fut ainsi pour Katana ?

Nemrod : Oh non ! Je crois qu'il l'a eue à la course.

Livia : Vous êtes un méchant homme.

Nemrod : Préférez-vous le filet ? Les bolas ?

Livia : Faut-il que vous vous moquiez toujours ?

Nemrod : La glu ? Les castagnettes ? Oh! Non , un bel appeau ; un de ceux qui font Tukut, Tukut, Kilit ?

Livia : (riant) Vous n'avez aucune pitié pour moi.

Nemrod : Tout au contraire ! J'ai tant d'attention pour vous que je n'aurai de cesse de venir et revenir encore.

Livia : Pour moi ! Toujours pour moi !

Nemrod : Non à cause des mouches !

Livia : (se blottissant et poussant du nez sur la poitrine de Nemrod) Je veux l'histoire !

Nemrod : Comment dit-on ?

Livia : (même jeu) Je ne sais pas.

Nemrod : Les mots magiques ... S'il ...

Livia : S'il ...

Nemrod : Vous ...

Livia : S'il vous ...

Nemrod : Plaît, capitaine Nemrod.

Livia : S'il vous plaît, capitaine Nemrod !

Nemrod : S'il vous plaît que j'aime vous entendre.

Livia : Que j'aime vous entendre.

Nemrod : (tendrement) Que j'aime.

Livia : Que j'aime .

Nemrod : Capitaine Nemrod que j'aime.

Livia : Ça non je ne peux pas le dire !

Nemrod : Ah ! Pourquoi ! Pourquoi donc ?

Livia : Capitaine est de trop.

Nemrod : Je vous en fais la grâce.

Livia : Nemrod que j'aime ; s'il vous plaît je veux l'histoire.

Nemrod : Deux mots encore ne vont pas.

Livia : Lesquels ?

Nemrod : Je veux.

Livia : Que souhaitez-vous, Nemrod que j'aime ?

Nemrod : Je voudrais serait mieux. Bien mieux !

Livia : Nemrod que j'aime ; s'il vous plaît je voudrais l'histoire. Mon histoire.

Nemrod : La voici. (elle se met sur le canapé et contre son épaule , en repliant les genoux) Katana connaissait les moindres cachettes de la lune qui n'est certes pas bien grande mais elle prit peur d'abord. Soskar la chercha longtemps et chaque fois qu'il était sur le point de la surprendre, elle s'enfuyait, changeante forme. Soskar comprit qu'il ne servait à rien de la poursuivre ...

Livia : Suivez on vous fuira ...

Nemrod : Tout juste. Soskar s'assit dans une douce plaine, là-bas sur la lune et ne bougea plus. Il posa ses armes inutiles à ses cotés; il se mit à sourire puis rassembla ses souvenirs. Non pas ceux des combats ou des cruelles victoires mais les autres,

les moments de douceur ... (un silence) Soskar, avec tristesse, ne put en trouver un seul ! Peut-être ma pensée, juste avant le sommeil du soir se dit-il. Alors ne sachant que faire, il demeura plus immuable encore, écoutant le feu clair qu'il avait allumé pour combattre la nuit. Le feu lui dit : " Soskar, grand parmi les héros, si tu veux Katana il faut trouver les mots justes. Seules les belles paroles dites de ta voix sonore pourront la faire venir. Et tes paroles seront belles si ton coeur reste pur ". (un silence)

Livia : Moi aussi, comme Katana, j'aime les mots splendides.

Nemrod : Je sais. Mais ce n'est pas facile; les mots sont rétifs, ils ne veulent point s'assembler et aiment le désordre. Pire, ils aiment par dessus tout leur petit nombre.

Livia : Et la vulgarité.

Nemrod : Parfois oui.

Livia : Que fit Soskar ?

Nemrod : Il chercha et trouva les mots justes.

Livia : Comment ?

Nemrod : En fermant les yeux, il se mit à dire dans la nuit des paroles pour Katana, rien que pour elle.

Livia : Quelles paroles ?

Nemrod : Celles-ci :

Éveille-toi dans l'orbe de la nuit
dans la main droite de l'Aurore
j'ai placé la parole qui fait pâlir les étoiles
une à une les éteint.

Cette parole est un rêve
une voix qui, sonore, prétend se retourner
sur un monde qu'elle a quitté
autrefois comme une coupe pleine.

Déjà le vieux lézard prend sa place au soleil
le vaisseau s'élance sur la mer
écoute-moi encore, craintive lune qui me fuit
demeure à mes cotés.

Car si tu daignes, un seul instant rester
boire avec moi cette coupe vivante
alors le rêve et le réel seront amants
et j'aurai du repos ...

Puisque le monde est un mensonge en mouvement
Soyons la Vérité qui marche aussi ...

Livia : Comme c'est beau !

Nemrod : (fièrement) N'est-il pas ! Je ne suis pas si mauvais !

Livia : (se redressant) Mais ce ne sont pas les vraies paroles de Soskar ?

Nemrod : Elles pourraient l'être mais, voyez-vous, je n'étais pas sur la lune à ce moment là.

Livia : (se remettant en position) Cela ne fait rien en effet. Et ... Que fit Katana ?

Nemrod : (lui prenant la tête très doucement) La belle, très belle Katana en eut le coeur transporté. Elle sortit aussitôt de sa sombre cachette et s'en vint près du feu rouge où Soskar attendait. Parle encore pour moi lui dit-elle. (un silence)

Livia : (ensommeillée) Mmmm ... Que ... Que se passa-t-il ?

Nemrod : (se levant très lentement) Il la charma toute la nuit de sa voix profonde, tant et tant qu'elle s'endormit contre son flanc à sa grande fierté.

Livia : (même jeu) Et que ... Qu'est-ce qu'il s'ensuivit ?

Nemrod : (se dressant d'un bond, tonitruant) Ah ! Il lui sauta dessus à cette blanche oiselle, la mit sur sa robuste épaule. Il siffla l'aigle d'or qui d'un vol (il mime le vol de l'aigle) rapide et sûr les ramena sur terre en moins de temps qu'il ne faut au cachalot pour croquer un calamar bien gras.

Livia : Oh ! Capitaine Nemrod !

Nemrod : Tout juste ! Il lui donna de très grands coups, lui fit ainsi une litanie de gnares dont vous êtes tous issus ! Quant à la lune ! Ah ! Quant à la lune, elle en devint stérile ! Ah ! Ah ! (il se met à danser)

Livia : Maaiis !

Nemrod : Vous vouliez peut-être une fin plus ... Romantique ?

Livia : Je n'imaginai pas celle-ci.

Nemrod : Voilà bien le problème avec les histoires : la chute. Il faut soigner la chute !
Ah ! Ah !

Livia : Capitaine Nemrod vous êtes un ...

Nemrod : Un filou !

Livia : Non.

Nemrod : Un misérable !

Livia : Non, non.

Nemrod : Un tagazou !

Livia : Un quoi ?

Nemrod : Un tagazou.

Livia : Qu'est-ce encore ?

Nemrod : Je vous expliquerai plus tard. (il regarde la pendule) Je dois partir.

Livia : Restez encore un peu. Vous ne m'avez pas dit ce que devint Katana.

Nemrod : Mais si : une mère de famille nombreuse.

Livia : Je n'en crois rien.

Nemrod : (songeur) Vous avez raison. Une femme aimante ; cela vous va-t-il ?

Livia : Parfaitement.

Nemrod : (trionphant) Une femme aimante comme vous ! (il sort par la pendule)

NE - APSÛ

APSÛ

Le même décor sans aucun changement apparent. Livia est assise sur le vieux canapé, seule depuis longtemps. On entend un vent régulier.

Livia : Des jours que ce vent souffle ! ... Je n'entends que lui et je ne sais si Nemrod reviendra. Le monde paraît bien terne sans sa présence, sans sa joie. Pourtant il ne fait que raconter quelques histoires mais qu'elles sont belles ! (elle se lève et tourne sur elle-même) Grâce à lui ce grenier est devenu plus vaste que le vaste monde ! Je voudrais ne jamais en partir ... Jamais partir ! (un silence)

Depuis que je l'ai rencontré plus rien ne va comme avant ; je me suis surprise à ne rien vouloir faire, à rire de ma mère lorsqu'elle se voulait méchante ! Et pire encore, je sais ce qui m'arrive et je le dis devant tout le monde. Tant pis si les autres s'en gaussent. Les autres ! Que peuvent-ils comprendre à cette merveille ? Leur tête est enflammée par mille pensées inutiles ; ils raillent pour paraître intelligents. Moi, je me moque parce que je suis heureuse, comme l'on court dans un champ de blé, l'été. Nul n'a besoin de courir dans un champ de blé n'est-ce pas ? Tout un chacun vous le dira : on peut se faire mal, recevoir un coup de fusil du paysan furieux de voir ses blés couchés, tomber sur une moissonneuse qui fait de vous des tranches, sur un nid de vipères, de cailles ou de perdreaux. Et quand vous l'aurez traversé cela vous avancera à quoi ? Vous vous sentirez plus intelligente ? Aurez-vous par ceci soulagé quelque misère ? Révolutionné les techniques de l'agriculture ? Les blés que vous aurez couchés pourriront et vous aurez, de la sorte, ôté le pain de la bouche à de braves familles méritantes. Le prix du pain va s'envoler car, n'en doutons pas, les boulangers qui sont tout sauf poètes, vont en profiter. Pensez donc, ils prennent de nos jours tout un mois de congés ! (elle se met à danser) Et tari tara et tatata ! (elle rit en s'effondrant sur le canapé)

Nemrod ! Je t'attends. Je suis heureuse de t'attendre en imaginant quel sourire sera sur ton visage. Quel air malicieux auront tes yeux sombres...

(elle soupire) En t'attendant, moi aussi j'invente des histoires ... (un silence)

Comme celle du héros Boudmégo et son copain Saboudine. Oui ... Oui parfaitement ! Saboudine et non Saleboudine parce que j'aurai des ennuis ! Je vous le demande en mille quels furent leurs exploits ? (elle se lève d'un bond en tendant le bras, l'index levé)

Et voici Mesdames et Messieurs l'émulsifiante
et terrifique histoire du héros Boudmégo
et de son pote Saboudine qui vainquirent
à eux seuls la Grande Armée et... Et ...
fessèrent Napoléon !

(soudain elle s'accroupit en tailleur, tournée vers la salle, puis très vite) Il était une fois dans un petit village d'Europe centrale un garçon pas plus haut qu'un gros haricot. Voilà pourquoi on l'appela Boudmégo car il était tout roux. Sa mère était veuve de guerre et en avait plein le dos de voir passer dans sa chaumière tous ces soldats fanfarons. Un soir qu'elle était la plus triste, elle dit à Boudmégo : " Va voir chez la voisine si elle a des fayots ; je reçois à souper Napoléon lui-même et tous ses généraux ". Boudmégo qui avait l'âme patriote s'en alla par les chemins boueux trouver son copain Saboudine qui vivait de lapines et de petits lapins. "Viens donc, ça mon Boudine" lui dit Boudmégo ; "À nous deux nous ferons mille feux, de ce tyran inique un pleutre tapineux". Saboudine effrayé répondit : " Tu n'y penses ; en moins de trois on fera de nous autres glorieux quatre planches de bois ".
" Allons donc, je viens de chez la voisine qui élève des grains puissants ; par sa soupe divine nous vaincrons les méchants ". (un grand silence ; elle se lève puis très vite) Ainsi fut dit ainsi fut fait. Boudmégo mit les haricots dans la soupe des généraux ; il en fit des galettes et des croquettes pour régaler leur estomak. Il arriva ce qui arriva. L'armée en fut toute indisposée, l'air devint irrespirable et dans la fuite éperdue on chercha son salut. Napoléon qui n'aima pas ce menu se retrouva tout seul au milieu de l'Europe. Boudmégo lui botta le c... Ou bien le bas du dos si vous êtes pudique. Quel grand héros ce Boudmégo avec son copain Saboudine ; il en faudrait un gros fagot pour de nos jours gagner gros lot !

Nemrod : (entrant par la pendule) Pas mal ! Pas mal ! Bravo ! Je n'aurais pas mieux fait, parole, ma parole !

Livia : Nemrod ! Vous avez entendu ?

Nemrod : Eh oui! Quelle splendide tirade ma chère !

Livia : Je ... Je m'essayais en vous attendant. C'était ... Si long.

Nemrod : Vous vous y prenez fort bien à ce que je vois .

Livia : Merci . (un silence) Pourquoi êtes-vous revenu ?

Nemrod : Parce que ... Parce que ...

Livia : Oui ?

Nemrod : J'avais encore à faire ici. La curiosité ... (regardant aux alentours) je l'aime bien, moi, ce grenier.

Livia : Est-ce tout ?

Nemrod : Je ... Je crois.

Livia : Alors vous pouvez repartir.

Nemrod : Déjà ! Mais je viens à peine ...

Livia : Repartez d'où vous venez. Ce n'est pas ce Nemrod que j'attendais.

Nemrod : Ah ! Bon ! Mais qu'attendiez-vous pour le moins ?

Livia : Nemrod le grand chasseur, le grand conteur, le grand explorateur du monde. Nemrod au regard fier et doux à la fois ; celui qui me manque.

Nemrod : (ému) Je suis là.

Livia : (lui tournant le dos) Non. Celui qui est ici ressemble à un voyageur de commerce, à un mari pressé, à un vieux garçon égoïste.

Nemrod : (se rapprochant) Tout y est ?

Livia : Non. Le vrai Nemrod se moque du temps, il est le temps.

Nemrod : (doucement) Vous ne savez pas de quoi vous parlez.

Livia : À propos du temps ?

Nemrod : Oui.

Livia : Je sais que le temps s'enfuit et qu'il nous perd. Il transforme les plus belles choses en ruines, les meilleurs êtres en ombres hideuses et l'amour ...

Nemrod : Et l'amour ?

Livia : En cendres.

Nemrod : (hilare) Comme de juste, les grands mots !

Livia : N'est-il pas vrai ? N'est-il pas vrai ?

Nemrod : (pensif) Oui. D'habitude oui. Pour les insectes cela se passe de la sorte. Mais, pour son malheur, il pousse des ailes à la fourmi.

Livia : Que voulez-vous dire ?

Nemrod : Ainsi l'oiseau peut la manger.

Livia : Quel rapport avec les humains ?

Nemrod : Ils disposent de la pensée qui n'a pas d'âge.

Livia : Cela change-t-il quelque chose ?

Nemrod : Tout !

Livia : Vraiment !

Nemrod : Oh ! Vous pouvez décider de n'en rien faire. Dans votre cas, il est trop tard.

Livia : (radoucie) Voilà qui me semble vrai.

Nemrod : (après un silence) Alors je ne suis pas le bon Nemrod !

Livia : (le regardant) Je ne sais plus.

Nemrod : Je suis revenu pour vous.

Livia : Je ... Vous disiez ?

Nemrod : Je plaisantais. Je ne laisse point seule une femme amoureuse.

Livia : Je ne suis pas amoureuse de vous.

Nemrod : Que si.

Livia : Oh ! Après tout si cela vous chante ...

Nemrod : Vous m'attendiez, n'est-ce-pas ?

Livia : (butée) Comme on attend le train.

Nemrod : Il passe à heure fixe. Moi je suis, disons, plus aléatoire.

Livia : (en colère) Bon. Vous êtes là. Bien là. Je suis contente ! Vous pouvez repartir, vous m'avez vue.

Nemrod : Ah non ! Ce serait trop facile demoiselle ! Que faites-vous justement de cette attente, de ces moments délicieux et inquiets à la fois où nous nous sommes mis à imaginer l'autre. A décrire nos gestes à venir, la moindre de nos paroles face à lui, face à elle ? Que faites-vous de ce désir, de ce rêve éveillé ? Moi, Nemrod, je vous imaginais dans cet endroit si morne encore apeurée par quelque bruit inconnu mais restant, tout de même, afin d'entendre ma voix. Je vous imaginais dans votre simple robe, allant et venant parmi ces vestiges de mémoire, ces objets dont nul ne se soucie, en faisant l'étrange inventaire pour occuper ce temps où je n'étais pas là. Et moi, courant de l'autre bout du monde, j'étais heureux de vous savoir ainsi.

Livia : Voilà mon Nemrod ! (elle se précipite dans ses bras) Pourquoi as-tu tant tardé, méchant arpenteur ?

Nemrod : (riant) Le bout du monde, il faut en revenir ! (ils s'embrassent)

Livia : Qu'avais-tu besoin de t'y rendre ?

Nemrod : Le travail.

Livia : (suspicieuse) Tu travailles, toi ?

Nemrod : Parfaitement.

Livia : (se dégageant) Une autre à courtiser ?

Nemrod : Dix mille !

Livia : Comment est-elle ?

Nemrod : Un mètre quatre-vingt dix, blonde, plate comme une limande, l'air de on-m'a-mangé-le-petit-déjeuner, le déjeuner et le souper.

Livia : Je vois ! Un top model !

Nemrod : Et jeune avec ça ! Il faut toujours les prendre très jeunes.

Livia : Misérable Kroumir !

Nemrod : Hi ! Hi ! Quel fracas !

Livia : Je te déteste !

Nemrod : A la bonne heure !

Livia : Je ... Je vais faire pareil !

Nemrod : Trouver un gigolo ?

Livia : Tout plein.

Nemrod : Cela coûte cher, ma chère.

Livia : Je payerai de ma personne !

Nemrod : (éclatant d'un rire très sonore) Par ici la monnaie! (il la prend dans ses bras et l'embrasse) Tigresse, je suis allé faire lever le soleil et se coucher la lune.

Livia : Je ne te crois pas.

Nemrod : C'est pourtant simple. Le soleil et la lune sont comme des enfants ; il faut les lever puis les coucher mais comme il n'y a qu'un seul lit alors ils alternent. Le soleil s'échauffe tout le jour ; il a donc besoin d'un lit frais pour se reposer. La lune a toujours froid ; le soleil lui offre une couche bien tiède, tous deux sont contents mais un peu tristes car ils ne se voient jamais.

Livia : Et toi que fais-tu ?

Nemrod : Je leur sert de réveil et je transmet les messages.

Livia : De quoi ?

Nemrod : Du soleil à la lune et de la lune au soleil.

Livia : Ah ! Parce qu'ils ont ses choses à se dire ?

Nemrod : Tu ne peux t'imaginer ! Ils se décrivent la journée et la nuit qu'ils ont passées, les belles choses qu'ils ont vues et qu'ils reverront peut-être, les couleurs, toutes les nuances de gris et d'argent ...

Livia : (froidement) Bref, tu fais les intermédiaires pour un vieux couple !

Nemrod : (hilare) Cela peut s'exprimer ainsi.

Livia : (se blottissant contre Nemrod) Très cher, votre histoire est niaise.

Nemrod : Elle me paraissait simple et bonne à vous inciter l'indulgence pour ce pauvre vieux Nemrod.

Livia : (riant) Là votre succès resplendit, vieux Nem ...

Nemrod : Rod !

Livia : Vieux Nem... Hi ! Hi !

Nemrod : Rod ... Ah! Maline cousine! (un silence) Tu sais, je suis aussi allé voir les morts.

Livia : Mmm.

Nemrod : Cela fait partie de mon travail.

Livia : Tous les morts ?

Nemrod : Non. Ceux que la journée a pris. On dit bien : " C'est un mardi qui l'a tué ".

Livia : Les as-tu consolés ?

Nemrod : Les morts n'ont pas besoin d'être consolés comme les vivants. Il faut les compter voilà tout.

Livia : Mais pourquoi les compter tous ?

Nemrod : Il faut bien que quelqu'un le fasse ; vous autres êtes si oublieux ou si discrets ... Entre les morts que la terre fait et ceux que vos dirigeants ordonnent, je ne manque pas de labeur ... Tu vois, je viens te voir d'entre les morts.

Livia : Je connais les morts, moi aussi.

Nemrod : (tendrement) Vraiment ?

Livia : Oui. Les morts sont pareils à un dimanche gris d'octobre. Le vent n'existe plus et quelques petites choses traînent ici ou là. Une ombre répare sa voiture sur le parking d'en face, les enfants jouent sans faire le moindre bruit ; tout est gris. Ces foules chuchotent à votre oreille comme une musique privée de mélodie ... Et l'on sait qu'il n'y aura pas autre chose !

Nemrod : Cela peut être ainsi, en effet.

Livia : Qu'y-a-t-il d'autre ?

Nemrod : De la pensée.

Livia : Toujours la pensée. Je trouve cela bien vague.

Nemrod : Je n'ai rien d'autre à t'offrir.

Livia : Je m'en contenterai. J'attendrai pourvu que l'on puisse rire encore.

Nemrod : Il n'y a pas que les dimanches d'octobre. Il y a la Poésie.

Livia : Je connais la Poésie.

Nemrod : Vraiment ? Dis-moi.

Livia : On nous dit qu'il s'agit d'harmonie, du rythme, des images et même ...

Nemrod : Et même ?

Livia : Qu'il y a des vers !

Nemrod : Ah ! Ah ! Comme dans un fruit mûr !

Livia : Pas ces vers là, squatter !

Nemrod : Oui, ces mots qui se terminent pareil ou presque.

Livia : Ce n'est rien tout cela.

Nemrod : (intéressé) Mais encore ?

Livia : La Poésie ? Il me semble qu'il s'agit d'un dimanche d'octobre resplendissant de soleil où la douceur de l'air te laisse croire que tu vis au printemps, que les fleurs vont se remettre à vivre. Les couleurs sont pâles et cependant présentes ; le vent léger donne juste ce qu'il faut pour chasser les nuages. Un jeune homme dont on devine qu'il n'a pas trop de fortune répare sa voiture sur le parking d'en face, les enfants jouent en poussant tous leurs cris les plus aigus ; ta tête résonne d'une musique lente à la fois brillante et nostalgique ...

Nemrod : (fermant les yeux) J'y suis.

Livia : Bien. Il manque quelques oiseaux, très affairés autour d'un saule, avec un chat blanc et noir qui les observe histoire de ne pas perdre la main, euh ! la patte.

Nemrod : Mmm ! Parfait !

Livia : Il manque un vieux monsieur qui promène son jeune caniche tout fou de couleur abricot, tout le long d'une rivière au nom banal. Le vieux monsieur la regarde. Il observe le courant paresseux comme s'il s'agissait du temps qui passe.

Nemrod : C'est du temps qui passe.

Livia : Ou peut-être regarde-t-il les bouteilles vides à moitié immergées tout en pestant contre ces jeunes - forcément ils sont jeunes - qui les ont bues et jetées sans avoir pris le soin d'y mettre ne serais-ce qu'un message à leur chérie lointaine.

Nemrod : Ah ! Ces jeunes !

Livia : Il manque quelques canards dans leur livrée émeraude et grise. De vrais maîtres-d'hôtel gourmandant leurs femelles couleur de feuille morte.

Nemrod : Et un docte héron.

Livia : Trois grenouilles en colloque.

Nemrod : Un martin-pêcheur, vêtu de lapis-lazuli et d'orange. Un hérisson cherchant une limace grasse.

Livia : Parfait tout plein.

Nemrod : Non.

Livia : J'ai oublié quelque chose ?

Nemrod : Mais oui voyons !

Livia : (angoissée) Je ... Je ne vois pas.

Nemrod : La dame aux pigeons.

Livia : Où avais-je la tête ? Oui. La dame aux ramiers qui leur donne à manger tous les soirs à la grande fureur des voisins ! Elle donne aussi aux chats.

Nemrod : C'est une vieille fille.

Livia : Je crois.

Nemrod : Les vieilles filles ont toujours eu un faible pour les malous.

Livia : Les quoi ?

Nemrod : Les malous ; les greffiers ; les grippe-saucisse quoi !

Livia : Vous en avez de ces noms, môssieur, pour ces pauvres bêtes ! Que vous ont-elles fait ?

Nemrod : Moi, rien mais en tant que chasseur je trouve que les chats font de la concurrence déloyale.

Livia : Il faut bien vivre.

Nemrod : Oui ! C'est par amour subtil qu'ils mangent les oiseaux.

Livia : Pas les chats dont je te parle. Ils sont très respectueux de leurs congénères ailés. D'ailleurs ils les laissent manger en premier !

Nemrod : Des chats courtois ! Je demande à voir ! Service à la Française : Messieurs les canards tirez les premiers ! (il fait une révérence)

Livia : Tout juste !

Nemrod : Inexplicable ! Ils ont dû faire un voeu.

Livia : Les chats faire un voeu ?

Nemrod : Cela se produit parfois lorsque leur subsistance se trouve bien assurée ... Vois dans les maisons par exemple ; tout jeunes ils sont tout feu tout flamme, vous traquent les souris pour vous les apporter sur votre descente de lit au petit matin. Il faut les voir fiers comme des soldats en panade ...

Livia : En parade.

Nemrod : Oui. Merci. Avec des yeux comme des billes de loto et qui semblent nous dire : " Tu as vu celle-là ! Hein ! Tu as vu comme elle est grasse et dodue ? Je l'ai juste un peu sarougnée, pour la forme, histoire de ne pas perdre car je sais que tu n'aimes pas ça au moment du lever s'il y a de la tripe à l'air. Tu te rends compte ce qu'elle a dû engloutir cette sucrée ! Bon, maintenant félicite-moi que j'aie lui manger la cervelle pendant qu'elle est encore chaude ". Quand ils sont vieux, par contre, ils ne pensent qu'à se chauffer la couenne sur un radiateur.

Livia : Pouah ! C'est écoeurant !

Nemrod : La Poésie n'est pas toujours reluisante.

Livia : La Poésie n'a rien à voir avec de la cervelle ... Chaude.

Nemrod : (hilare) Je maintiens que si.

Livia : Changeons de propos veux-tu ?

Nemrod : Aux ordres de votre altesse ! (il s'incline et fait trois fois le tour de Livia)

Livia : Où en étais-je ?

Nemrod : La Poésie.

Livia : Elle règne partout.

Nemrod : Tiens, tiens.

Livia : Nous n'en savons rien parce que nous courons à toute heure après quelque chose ou quelqu'un.

Nemrod : C'est ce que pensent très exactement les dictateurs et les tyrans, ces irrépressibles poètes, amis de l'homme qui cherchent sans cesse quelqu'un à mettre en morceaux ... Comme les chats !

Livia : Les chats ne sont pas des tyrans. Ce sont des sages. Quant aux dictateurs et autres sinistres, la Poésie les rattrape toujours.

Nemrod : Oh ! Ooh ! Là, mademoiselle, il faut que tu m'expliques. Et je sais de quoi je parle ! Il faudra expliquer aussi à leurs victimes ainsi qu'à leurs parents comment la Poésie rattrape les bouchers, ceux qui par amour de l'ordre et de leur prochain leur cassent bras ou jambes ; par délicatesse leur font prendre de longs bains et ...

Livia : Assez !

Nemrod : (doucement) Pardon, très chère. Je ne souhaitais pas évoquer ces ... Choses.

Livia : (tremblante) J'en ai si peur !

Nemrod : Ces choses existent depuis toujours.

Livia : Et vous pensez que la Poésie n'y peut rien ?

Nemrod : En effet, On ne tue pas un tyran avec des rimes.

Livia : Pourtant on le démasque avec des mots, des mots justes et vrais car la Poésie contient la Vérité.

Nemrod : Certes. Cela change-t-il quelque chose à leurs crimes ? Leurs victimes reviennent-elles à la vie ?

Livia : Non. Toutefois ...

Nemrod : Dis-moi.

Livia : Toutefois la Vérité permet d'espérer en d'autres vérités plus puissantes, à venir, qui feront qu'un jour ces êtres malfaisants ne pourront plus exister.

Nemrod : Je sais : le règne des justes qui durera mille ans. Voilà qui est beau mais bien improbable à mon sens. Dès qu'il y a trois hommes ensemble il s'en trouve un pour faire travailler les deux autres à son profit. Il devient riche, les autres pauvres. Ces derniers l'admirent pour sa richesse et le riche les méprise parce qu'ils sont pauvres. Il s'ingénie à les rendre plus démunis et comme ils veulent se révolter, il engage des policiers. Le tour est joué !

Livia : un peu simple en vérité !

Nemrod : Je caricature à peine.

Livia : Pourtant la Poésie les prend, eux aussi.

Nemrod : Comment cela ?

Livia : Ils deviennent dérisoires et ridicules ; pathétiques avec des mots creux qu'ils prononcent comme une mécanique rouillée.

Nemrod : Tu trouves cela poétique.

Livia : Cela vaut bien tes vieux chats sur leurs radiateurs.

Nemrod : J'avoue n'avoir jamais vu de vieux dictateurs sur un radiateur.

Livia : Tu devrais essayer! Imagine-le !

Nemrod : (fermant les yeux) Ouhiii ! Ah ! Ah ! Ah !

Livia : Tu vois bien. Ils sont ridicules.

Nemrod : Et leurs victimes aussi ?

Livia : Non. La Poésie s'en souvient.

Nemrod : Tu as raison ... Mais ... Je pensais qu'il ne pouvait plus y avoir de poésie après ce que ... Tous ces morts! Tant de vies prises à jamais par ces crocheteurs !

Livia : La Poésie console les vivants ... Parfois. (lui caressant le visage) Tu le sais, toi, Nemrod que le monde des hommes peut devenir noir, très noir ; si noir et si mauvais.

Nemrod : (sombrement) Oui, je ne le sais que trop.

Livia : Alors, tu le vois, elle sert au moins à cela. Le chat ne peut manger toutes les souris.

Nemrod : (souriant à peine) Ah! Si les souris pouvaient manger le chat !

Livia : Pas si elles sont plus malines et si le chat a fait un voeu.

Nemrod : Tu y crois, toi, à un chat qui serait végétarien ?

Livia : Non.

Nemrod : Et bien ?

Livia : Il y a du travail à faire.

Nemrod : Je ne te le fais pas dire. (un silence) Aurais-tu l'idée, par hasard, d'enseigner la Poésie à tous tes congénères ?

Livia : Je n'ai pas cette folle prétention mon cher. Et d'ailleurs, enseigner c'est le contraire de la Poésie. Ce que l'on enseigne, il faut le répéter cent, mille fois pour être à peu près sûr qu'en face on aura compris quelque chose. Et encore la surprise est souvent au bout avec un résultat contraire à ton attente. La Poésie, elle, est immédiate. Elle te prend et ne te lâche plus. Elle t'obsède, te force à regarder, à éprouver tes sens et à abandonner le soi-disant quotidien. As-tu remarqué, chez les gens ou les jeunes enfants ces instants suspendus où, immobiles, le regard figé au-delà de ton épaule, ils restent en l'état ? Ils ne se meuvent ni ne parlent comme pétrifiés par quelque invisible Gorgone. Et nous, fiers de notre conscience, nous les rappelons à la vie en claquant des doigts ou en passant la main devant leurs yeux

fixes. Ils sursautent ou demeurent encore suspendus en cet indicible pays ; pourtant ils ne sont ni malades ni fous. Voilà les premières atteintes de la Poésie : elle surgit par surprise et te rapte.

Nemrod : Mais c'est ridicule ; juste un moment d'inattention ou de fatigue.

Livia : Tu ne veux pas voir la vérité mon beau Nemrod. Ajoute, mets bout à bout tous ces instants volés au temps moderne qui s'égrène d'heure en minute et seconde or tu verras que tu es en Poésie.

Nemrod : Baste ! Pas plus que durant ton sommeil !

Livia : Non point ? Lorsque tu dors ta conscience n'est plus, tes rêves quand ils existent te mènent en cent détours. Tu t'y heurte comme un bourdon contre la vitre ; tu n'y comprends rien.

Nemrod : Et dans ces moments ?

Livia : Je te l'ai dit, tu es suspendu : ta pensée ne s'exerce mais elle est ouverte à la plus infime des choses. Le brin d'herbe à tes pieds, la mouche à damiers qui monte à l'assaut du cadre des *Ménines*, le défaut du parquet dans la salle où tu te marie avec quelqu'un que tu connais à peine en fin de compte. Et j'en oublie !

Nemrod : Cette poésie là n'est pas la grande Poésie.

Livia : La grande Poésie n'existe pas mon cher ami. Tu voudrais nous faire croire que l'épique, le style tragique, l'alexandrin, tout ce fatras c'est la grande Poésie ?

Nemrod : Pourquoi pas ? Cela marchait autrefois.

Livia : Autrefois. Tout cela n'est qu'habillage pour de l'imitation.

Nemrod : De l'imitation ?

Livia : Oui. L'un imite l'autre et l'autre copie un troisième. Survient un quatrième qui pille tout le monde. On déclare aussitôt qu'il s'agit d'un génie : il a trouvé ce qu'aucun auparavant n'a su faire. En fait il parle un langage à quatre.

Nemrod : Livia, tu m'amuses et tu me moques.

Livia : Pas du tout. Je prétends que la Poésie n'a pas de limites et comme toi tu me contais la naissance de l'univers, moi je te dis son langage.

Nemrod : Comment t'est venue cette révélation ?

Livia : En t'écoutant et en t'attendant.

Nemrod : En m'écoutant ?

Livia : Oui. Tes dires m'ont fait oublier ce qu'est la triste vie, ma triste vie. Le rire d'abord, si nécessaire malgré la folie de tes contes. Le rire est venu, libérateur, profond comme une houle à l'approche de la terre. Puis ce détachement pour mes obligations, mes devoirs. Il faut les accomplir, il est vrai mais sans que ce soit le but ultime ... (un silence) Le but ultime demeure ces instants suspendus où l'on se compose avec le tout autour.

Nemrod : Même si tes pieds trempent dans de la boue, si tes narines reniflent la sueur, l'ordure, la crasse ?

Livia : Même cela.

Nemrod : Mmoui !

Livia : Si, je l'ai vu et éprouvé ! Oh! Bien sûr qu'il vaut mieux être dans une nature propice.

Nemrod : Et le ventre plein !

Livia : Voici bien un homme qui ne pense qu'à son plaisir immédiat.

Nemrod : Les hommes, comme tu le dis, ont ce travers fort utile.

Livia : Les femmes le leur disputent d'allègre façon.

Nemrod : Ah oui ?

Livia : En faisant croire aux hommes qu'elles leur sont indispensables.

Nemrod : Parce que cela n'est pas vrai ?

Livia : Non. Les femmes n'ont pas besoin des hommes ; elles ont besoin de Poésie. Ceux qui veulent les séduire le savent par coeur.

Nemrod : (souriant) Ça, je le sais depuis toujours. (un silence) Tu me disais que ceci t'est venu aussi en m'attendant ?

Livia : Oui. Quand on attend l'autre et tout spécialement celui qui vous est cher, voilà le prélude à tomber en Poésie. Plus la réalité t'assaille, plus tu te réfugie dans la fébrile attente, regardant tour à tour ces objets qui pourraient être des repères : horloge, meubles, lumières, passants qui ne font que passer ... Mais tu ne les vois pas vraiment ces objets autour de toi puisque tu attends. Si d'aventure te voici plus au calme, il te faut encore t'accrocher à ces choses mais tu le fais de façon plus posée, l'un après l'autre. Et l'un à la suite de l'autre ils vont te rappeler des situations, des souvenirs partagés avec celui que l'on attend ou qui n'ont rien à voir. Tu passes ainsi d'un monde à un autre monde.

Nemrod : (Tendrement) Continue, s'il te plaît.

Livia : Tu vois, encore ; ces mondes certains te diront qu'ils sont clos, finis, passés. Rien de plus faux : ils sont là, présents à tes côtés puisque ta pensée les évoque, les anime. Elle le fait sans besoin d'une date, d'un chiffre horrible à concevoir. Non, elle le fait pour accompagner ton attente de l'être qui t'est cher. Voilà comment j'ai su, en t'attendant, combien tu me manquais et combien de mondes je détenais pour vivre mon attente pour toi.

Nemrod : Que c'est beau Livia!

Livia : Non, voici la Vérité : on peut hélas tuer des millions d'êtres, leur ôter leur passé et leur futur mais on ne peut supprimer l'attente, la merveilleuse attente . (un silence)

Nemrod : Et maintenant que souhaites-tu faire ?

Livia : Je voudrais deux choses : que tu m'apprennes les mots de la Poésie et vivre avec toi.

Nemrod : Je ne puis vivre ainsi que tu le souhaites.

Livia : Pourquoi ? Mais pourquoi ?

Nemrod : (doucement) Je suis trop vieux, Livia. Trop vieux pour toi.

Livia : Cela n'a aucun sens.

Nemrod : Oh! Que si ! Les jeunes gens ont besoin des autres jeunes gens. Moi, j'ai trop de fatigues et de défaites sur les épaules. J'en suis resté à d'antiques idées qui font sourire.

Livia : C'est pour le style épique de tout-à-l'heure ?

Nemrod : Il y a du possible ...

Livia : J'y ai été un peu fort mais, tu sais, je puis l'accepter.

Nemrod : (riant) Livia, prête à tout ! Même aux rimes les plus indigestes ?

Livia : Je ne compte pas mon temps.

Nemrod : Moi si. (la prenant par les épaules) J'ai tant de temps, Livia et tout à faire .

Livia : (tristement) D'autres que moi à mener vers ... L'éveil ?

Nemrod : Oui. On peut le dire ainsi.

Livia : (sombrement) Nous en reparlerons. Et pour les mots ?

Nemrod : Ça je puis le faire. (un silence) Mais quand j'aurai fini de te dire les mots, les mots secrets ; il me faudra partir. Que veux-tu ?

Livia : Je ne veux pas te perdre.

Nemrod : (très doucement) De toute manière tu me perdras, Livia.

Livia : Ce qui veut dire ?

Nemrod : Je suis venu parce que tu étais seule, sans amour et pauvre. Désormais tu n'es plus seule, tu sauras aimer et tu ne seras plus jamais pauvre.

Livia : Aimer, peut-être je saurai encore mais si tu pars je vais rester seule et sans le moindre sou, comme avant.

Nemrod : Non car le cadeau que je vais te faire va te servir jusqu'à la fin des temps. Grâce à lui, tu seras toujours avec ceux qui ont le coeur pur. Quant à l'argent il va venir aussi puisque tu connaîtras la puissance des mots. Ceux qui gouvernent ont besoin de celle-ci ; ils ne savent pas les manier, ces mots si différents. Toi tu sauras pour eux et ils te payeront.

Livia : Tu veux dire que je serai marchande de mots ?

Nemrod : Tout juste.

Livia : (songeuse) Cela paie bien ?

Nemrod : Tout dépend.

Livia : De quoi ?

Nemrod : De ce qu'ils voudront que tu dise à leur place.

Livia : Et si c'est du mensonge ?

Nemrod : Tout est mensonge dans leur bouche, tôt ou tard. Il faudra justement que tu dise ce qui ressemble à de la Vérité.

Livia : Mentir !

Nemrod : Bien sûr, mentir mais avec un bel accent véridique.

Livia : Ça je ne veux pas !

Nemrod : Alors tu seras démunie.

Livia : Après ce que j'ai vécu pourquoi changer ? Comme tu le dis si bien, s'il y a trop de riches ...

Nemrod : Je suis d'accord . (un silence) Alors tu auras les meilleurs mots, les plus simples, ceux qui sont éternels et touchent le coeur des hommes.

Livia : Que m'importent ces mots puissants si tu n'es plus là ?

Nemrod : Je vais te faire une promesse ; une promesse que je tiendrai.

Livia : Laquelle ?

Nemrod : Au moment où tu t'y attendras le moins, où tu seras désespérée, je viendrai à toi sans mémoire et sans plus de souvenir de toi. Si tu me reconnais ...

Livia : Tu promets ceci vraiment ? Vraiment!

Nemrod : Sur la vie de ma terrible mère.

Livia : Alors j'accepte. (un silence) Je t'attends.

Nemrod : Écoute bien ce que je vais te dire, écoute bien ; je l'ai appris sur l'écume des mers en tant d'années d'errance. La Poésie ... Voici l'esprit qui

souffle sur toute chose, partout dans l'univers, depuis toujours. La pensée en est faite comme de la lumière. Couleur et Poésie ne font qu'un.

Livia : Je ne te comprends pas.

Nemrod : Les choses les plus simples demeurent devant nous et nous les ignorons. Il vous faut souvent des vies entières pour le saisir (un silence) Sentiments, couleurs, paroles, tout se mêle afin de créer la musique et la musique à son tour se fait lumière.

Livia : Je ne sais toujours pas ...

Nemrod : Écoute voir Livia. Commençons par le violet ; le violet concorde avec le désespoir, les sentiments les plus amers.

Livia : Je croyais plutôt le noir.

Nemrod : Le noir n'est pas une couleur; c'est la Vérité.

Livia : La Vérité ?

Nemrod : Oui. L'univers baigne dans ces ténèbres profondes, puissantes, émaillées des lueurs d'étoiles. C'est cela la Vérité du ciel.

Livia : Comment peut-on traduire ceci ?

Nemrod : Il suffit de penser aux actes terribles des hommes. Aussitôt le violet te prend. Écoute :

Beau firmament, Vérité triste et sereine
ne t'en vas pas sous de distants rivages
sans avoir écouté du dernier soir
la plainte rouge et or.

Ne pars pas sans savoir notre misère
surgis du néant et promis au vide
nous sommes pareils aux feuilles blanchies
que le vent cueille d'un souffle.

Incapables de voir, aimer et de s'entendre
mais avides pourtant d'un chimérique orgueil
têtes emplies de fumées ou d'artifices
ainsi fiers de nos gestes cruels.

Emporte dans l'oubli cette folie sonore
mais pour les quelques uns qui ont fait la beauté
celles et ceux pétris d'une pitié vermeille
je veux bien, tout demain, prolonger mon exil.

Livia : (après un silence) Que c'est triste !

Nemrod : L'exil a toujours la couleur du violet. Il est sans raison, sans pardon .

Livia : Quelle couleur vient ensuite ?

Nemrod : Le bleu ; la nostalgie.

Livia : Je croyais que le bleu était la couleur des dieux.

Nemrod : Les dieux n'ont pas de couleur ; ils sont aussi transparents que le cristal ou l'eau pure.

Livia : Et que nous dit la nostalgie ?

Nemrod : Tout ce que nous n'aurons plus : la pitié, la jeunesse, le simple bonheur d'un instant suspendu. Entends-le :

Ainsi ce jour, je peux me souvenir
sous les cieux déchirés de novembre
du calme de mes jeunes pensées
en cette Italie où est restée mon ombre.

Où je voyais sans cesse la beauté
tout compte, là-bas, du regard au geste futile
on peut vous dire dix mille choses
qu'être jeune n'est qu'insouciance.
Ce n'est pas vrai ...

Et au bord de l'eau, je me souviens
ceux qui m'accompagnaient vont peut-être mourir
demain, sans que je leur aie dit
toute la puissance de ce qui s'est fait
là-bas où mon ombre est toujours.

J'ai beau voir, avec joie, le soleil passager
écouter, si je puis, les voix qui viennent

cette moitié du parcours est franchie
et qu'ai-je fait que quelques pauvres mots ?

Alors que j'avais tout à portée
de ma jeune main, la terre orange
le ciel peuplé de pins, les grèves lancinantes
ce sourire, imperceptible, des éternelles femmes-déeses
la musique qui est tout le contraire du léger babil
que tout nous porte désormais
gonflé de ces idées si fades
toujours les mêmes, sans attrait.

Mais si je n'ai plus mon ombre
je puis encore décrire ce soleil qui me l'a prise
il était doux comme un printemps doré
venu après une nuit sans souffle.

Et malgré tant de temps je puis parler
avec fierté, de ce qui m'a fait peut-être
quelque peu attentif à l'apparence d'inutile
cela seulement peut, ce jour, me consoler d'exil.

Mon ombre d'Italie reviens-moi !
ce que tu as contemplé m'aidera à convaincre
les tout jeunes à mes cotés de ce rêve
que j'ai vu, une seule fois, passer ...

Livia : C'est la poésie d'un vieil homme sans espoir.

Nemrod : (riant) Et non ! Le souvenir d'un passé insouciant et pourtant délicat n'appartient pas à la vieillesse. Veux-tu entendre le vert de l'espérance ?

Livia : Oui. Bien sûr que oui.

Nemrod : Voici donc :

Là-bas, au fond du ciel où sont les pierres ensembles
j'aime à croire qu'il y a de pourpre revêtu
le rêve que j'ai vu avant de venir vivre
le rêve qui m'attend.

Et l'aigle-colibri aux ailes parfumées
m'y conduira certain de voir encore
les visages aimés, les chauds matins d'aurore
pour nous bien accueillir ils seront revenus.

De son regard vivant il parcourra les terres mornes
où il me trouvera blanchi par le souci
se posant près de moi en un éclair puissant
il m'ôtera le désespoir.

Tu dois venir maintenant retrouver ton pays
tu en as assez fait pour cet obscur rivage
et moi le regardant avec son firmament
je répondrai laisse-moi demeurer ces quelques jours
encore.

Le froid n'est pas parti, les arbres sont comme morts
je n'ai dit tous les mots qui font verdier les plaines
et il me répondra courbant sa tête d'or
cela, je puis le faire.

Alors laisse-moi l'heure seule qui vient
pour appeler le nouveau jour
j'aurai pour lui des mots splendides
des mots emplis de justice et d'avenir.

L'oiseau fabuleux balaiera de son aile
les champs, les blés, les montagnes, les lacs
la moindre parcelle de ce pays d'exil, mon pays
où j'ai vécu le fond de la tristesse.

Tu as assez fait mon prince, dira-t-il
viens et réveille-toi !

Livia : Comme tu as dû souffrir, tout ce temps sur les mers ! Je le vois cet aigle-colibri ! (un silence)

Nemrod : C'est une image, Livia ... Une simple image.

Livia : Elle me plaît ; elle me plaît beaucoup : on a l'impression de voler avec lui .

Nemrod : Alors voilà qui restera.

Livia : Quelles sont les autres couleurs ?

Nemrod : Le jaune, l'orangé et le rouge.

Livia : Je pense que le rouge veut dire l'amour.

Nemrod : Bien sûr.

Livia : Je ne sais pour le reste.

Nemrod : Le jaune du soleil nous apprend la gloire et la victoire ; l'orangé c'est la révélation.

Livia : Peux-tu me dire la gloire et la victoire ?

Nemrod : La gloire demeure parfois passagère ; je n'en sais plus que quelques bribes.

Livia : Ce sont des paroles de héros ?

Nemrod : Je ne sais pas. Peut-être d'anciens hommes les ont dites, en effet... Les paroles de gloire comme les eaux de gloire sont uniques ... Elles sont les dix pages qui manquent à ton discours et pourtant elles sont simples . (un silence) En fait la gloire ne ressemble à rien qui puisse paraître ici ou là, en un temps ou un autre ... A peine mes lèvres tremblantes se souviennent de sa couleur, de son ciel puissant alors que la nuit nous tient. La gloire se gagne quand le grand sommeil de bronze courbe nos échine, que le meilleur doit veiller, récitant des paroles qui protègent parmi les océans à l'incessante écume d'or. Elle trouve sa source dans la jeunesse où tout se noue, dans l'ombre brillante et vivante, parmi des cités pensives éprises d'elles-mêmes où les dieux n'ont pas encore décidé de partir. Écoute la gloire, Livia :

Il est temps mon récit, il est temps
l'aurore d'été m'a entendu
le vent, cheval fougueux la porte vers nous
rameurs, dormeurs, éveillez-vous !

Prenez vos avirons à ma parole
et sur la crête brisée des vagues prenez vos forces
soyez splendides, soyez des hommes !
les yeux au ciel qui s'ouvre, le coeur hors de poitrine !

Là-bas je vous mènerai sur cette terre où vous vous
disperserez
et moi couché sous la proue inutile, j'y dormirai ...

Livia : (après un silence) Tu veux dire que l'aurore se gagne par la force ?

Nemrod : L'Aurore a seulement besoin d'un noir navire, d'une nef qui repose immobile au sein de la nuit sereine. Elle a besoin de ses rameurs aux noms fameux pour prendre la terre non moins fameuse et d'une main sûre qui guide leurs efforts.

Livia : Quelle belle entreprise !

Nemrod : Oui mais il y a mieux encore.

Livia : La révélation.

Nemrod : Je te le dis.

Livia : Que découvre-t-on ainsi ?

Nemrod : On devine toute changeante idée, le monde se confie à toi et l'on discerne dans un souffle le grand ordre des choses. Alors on se met à raconter, à écrire, à peindre ; en fait à dénuder le moindre sentiment qui vient et nous anime. Peu importe les moyens ...

Livia : Peux-tu me donner un peu de cette idée ?

Nemrod : Je vais essayer ... (un silence)

Douce pensée parcourt le monde
appelle sans relâche la lumière
parce que l'ombre et la fatigue
ont raison ce jour de ma course.

Elle assemble les pierres si blanches
guide l'or sur ma main paresseuse
sur mon sourire qui ne travaille pas assez
et rassemble le pourtour des fleurs.

Pour faire ce pourtour elle nomme
les jours depuis l'enfance
tant de glorieuses merveilles inutiles
les blés offerts aux vents.

Au milieu de ces temps où tout se rassemble
elle vient me prendre au gré de l'ombre

il faut quitter la forêt sonore
marcher avec ce jour, ce terrible jour.

Avec ces morts qui me suivent infinis
la pesanteur du monde qui ne veut pas
finir, tout d'une pièce
en tombant pour toujours.

Ma pensée, oiseau vivace
ma main t'attend brillante
tu n'as d'autre sort où te poser
avec moi le nouveau monde !
Le Printemps, l'hiver mêlés
gloire, victoire, tour à tour inutiles
cime glacée où mon sommeil demeure ...

Livia : Peut-il y avoir plus beau que révélation ? On est seul sans cela. Tu étais seul lorsque tu as fait ces mots !

Nemrod : J'étais seul ; très seul ... (un silence) L'Amour rouge surpasse cette merveille de sa splendeur, de sa vie. Après cela je ne connais qu'anéantissement.

Livia : Je veux savoir.

Nemrod : En es-tu sûre ?

Livia : Oui. Plus que jamais.

Nemrod : N'oublies pas que je devrai partir.

Livia : J'ai promis.

Nemrod : Bien. Alors il nous faut en finir. Écoute une dernière fois :

Mon corps, brisé, s'en va vers le sommeil
demain, vivant peut-être il sera à sa place
où je l'ai laissé tout à côté de l'eau
passante sans arrêt.

L'eau, me disant ce qu'autrefois j'étais
un soir au vert pays où j'ai vécu
rien qui ne soit puissamment paré
et je ne sais pourquoi ces choses m'accompagnent.

Alors je me souviens en ce plaisant théâtre
que tu venais, timide, croiser mon bel orgueil
et quand peu à peu tes pas me manquèrent
je ne savais plus rien d'un quelconque avenir.

Bien tristes sont les mirages mais je n'en veux pas
d'autre
bien faibles choses que les rois et les mers
des yeux je ne veux enchaîner que l'or vert
ta taille souple qu'il me faut retenir
n'a pas de prix ni de paraître.

Un rêve n'est qu'un rêve mais dans le mien
tu parais, tu restes et m'accompagnes
pour ce que j'ai à faire
le voyage au fond de la mer ...

Livia : (après un silence) Je veux que tu restes, encore et encore. Personne ne peut dire ceci et partir.

Nemrod : (doux) Voilà. Je t'ai parlé. Tu connais tout de moi et de ma misère ; de mon orgueil aussi.

Livia : Pourquoi veux-tu alors me quitter ?

Nemrod : Je te répète : Je suis trop vieux pour toi.

Livia : Ce n'est pas vrai.

Nemrod : Pourtant tu le sais. A quoi ressembleraient nos jours les uns après les autres ? Les mots puissants ont un large défaut : ils ne durent jamais à deux. Un instant, à les entendre, les larmes nous viennent ; la beauté de leur musique nous surprend. On la récite deux fois, pas plus et l'on s'endort sur la rive du fleuve. Le monde n'en est pas pour autant changé ! Demain il faudra, à nouveau, d'autres paroles gaies ou tristes, d'autres clameurs brillantes, d'autres couleurs ...

Livia : Tu es injuste ! Il en demeure le magnifique souvenir, le partage ...

Nemrod : Peut-être. (un silence)

Livia : Que vais-je devenir à nouveau toute seule ?

Nemrod : Tu ne seras pas seule ; désormais tu vas fondre toi-même les mots justes ; tu vivras.

Livia : J'étais mieux autrefois sans connaître ces choses.

Nemrod : (la prenant) Non. Tu étais comme engourdie.

Livia : (posant sa tête sur sa poitrine) Un peu ...

Nemrod : Beaucoup.

Livia : Tu as promis de revenir.

Nemrod : Oui mais sans conscience de toi ni de moi-même.

Livia : Tu ne me reconnaîtras pas ?

Nemrod : Non.

Livia : Tu ne sauras pas qui tu étais ?

Nemrod : Non. Voilà la seule condition pour vivre un grand amour.

Livia : (se séparant de Nemrod) Tu es cruel !

Nemrod : Probablement. Mais c'est ainsi. Je t'ai fait un cadeau que je ne puis partager avec toi. Je dois oublier pour que, à ton tour, tu puisses poursuivre ce que j'ai à peine deviné.

Livia : Tu veux dire que la Poésie ne se partage pas ?

Nemrod : Sans doute. Et je dois obéir à cette évidence ; pour toi je le fais ... Or il y a autre chose encore ...

Livia : Dis-moi.

Nemrod : Mes forces s'en vont. Peu à peu elles m'abandonnent sans que je puisse les refaire. Peut-être est-ce mieux ainsi tu ne crois pas ?

Livia : Tu crois que tu vas mourir ?

Nemrod : Non. Nemrod ne peut pas mourir avant d'avoir revu sa mère.

Livia : Alors repose-toi avec moi. Ne cours plus le monde comme tu le fais en t'épuisant pour d'autres qui ne le méritent point.

Nemrod : Hélas, la chose n'est pas si simple, Livia.

Livia : Que veux-tu dire ?

Nemrod : Vois-tu j'ai reçu en naissant un don précieux mais aussi un impérieux devoir : faire que tour à tour la lumière d'esprit vous vienne et que surtout le printemps soit chaque année de retour.

Livia : (riant) Tu plaisantes ! Ceci demeure l'affaire de la Nature. Elle se moque bien de nous et quant à l'esprit !

Nemrod : (la prenant) Livia ! Il faut me croire !

Livia : Encore un tour du vaillant capitaine ...

Nemrod : Je ne plaisante pas !

Livia : Tu veux que je croie une pareille bêtise ! Toi ! Il t'appartient, à toi de faire revenir les beaux jours, le printemps, les fleurs ...

Nemrod : Le printemps seulement ; le reste, il s'en charge.

Livia : Je n'ai jamais entendu autant de fadaises à la fois !

Nemrod : S'il te plaît Livia, écoute-moi.

Livia : Pourquoi entendre quelqu'un qui ne veut pas lui-même écouter ?

Nemrod : Il te faudra pourtant t'y résoudre.

Livia : (fièrement) Ah oui ? Je prends le pari .

Nemrod : Tu n'as pas le choix. (un silence) Ceci fut établi à l'aube de ce monde et le restera jusqu'à sa fin que j'ignore. Ce que tu crois fixé ne l'est pas ; ce que tu crois immuable se transforme même de manière insensible. Souvent ce que tu vois, cette simplicité qui te paraît banale et que vous dédaignez résulte d'efforts inouïs, de souffrances multiples. Combien d'entre vous, arrogants, se soucient de cela ? Combien ! Déjà vous vous évertuez à semer le mensonge, la trahison et la mort parmi vos proches, parmi les plus faibles. Mais je ne parle pas de ceci ... Déjà votre

orgueil et votre aveuglement sont sans retour. Je parle à chaque saison de la venue nouvelle de la vie après ce long hiver où tout nous semblait mort. Qui n'a pas vécu l'exil de la lumière, des bêtes, des arbres, ne peut comprendre. Vous vivez parmi des pierres amoncelées ; vous bannissez de votre regard toute nature ou vous la réduisez à des touffes d'herbes peintes. Ainsi, vous perdez ce monde devenu gris comme vos âmes ainsi que votre béton gris ...

Livia : Que veux-tu dire vraiment ? Je t'écoute ...

Nemrod : Que la vie ne revient à nous que si elle le désire ; le printemps ne se retourne, il ne revient que si tu sais trouver les mots, la musique qui lui plaisent.

Livia : Je crois savoir ce que tu exprimes. Mon père, autrefois, me racontait une très belle histoire qui parlait de la sorte.

Nemrod : Vraiment ?

Livia : Oui. Vraiment ? Veux-tu l'entendre ?

Nemrod : Je le veux bien.

Livia : Mon père me disait lorsque j'étais encore enfant, qu'un monde nouveau était sur le point de naître, un monde nouveau et terrifiant où tout ne serait que choses à vendre, sans pitié, sans pensée généreuse. Il me disait que seules les paroles justes ne seraient pas des marchandises car seuls les justes peuvent les prononcer.

Nemrod : Ton père ne connaissait pas les menteurs, ceux qui s'expriment avec des belles phrases alors que leur cœur n'aspire qu'à tromper.

Livia : Il les connaissait puisqu'il travaillait pour eux.

Nemrod : Que faisait-il ?

Livia : Il écrivait des discours. (un silence) Pour ceux qui ont le pouvoir ...

Nemrod : Quelle histoire te contait-il ?

Livia : Une fable ancienne, celle du sultan Agbar et du poète Kalhil.

Nemrod : Je t'écoute.

Livia : Autrefois le sultan Agbar régnait sur un vaste royaume. Il était puissant et respecté ayant vaincu tous ses ennemis par la guerre ou de sages traités.

Cependant le pays s'asséchait inexorablement, le désert le gagnait sans que l'on puisse y porter remède. Le sultan convoqua les savants les plus réputés, les mages venus de Perse, d'Inde et même de la Chine. Rien n'y fit ... Le sultan, désespéré, ne savait plus que faire lorsqu'un homme seul se présenta aux portes de son palais. Il ne donna pas son nom, ni sa naissance, prétendant seulement pouvoir guérir le manque d'eau. Bien entendu, personne ne voulut le croire ...

Nemrod : Bien entendu.

Livia : C'est lorsque le désert fut aux portes du palais que l'on se souvint de cet homme solitaire. Le sultan ordonna qu'il paraisse devant lui. L'homme, contre toute raison, se trouvait sous l'enceinte de la ville ; il attendait sous un portique en ruine. Les gardes du sultan le trouvèrent en train d'inscrire des mots sur le sable et lui ordonnèrent de les suivre. L'homme refusa. Il est trop tard, dit-il, pour sauver ensemble le pays et son roi.

Nemrod : Quel fut son sort ?

Livia : Les soldats l'emmenèrent de force pour qu'il paraisse devant le souverain, ce qu'il fit. (un silence) Longuement Agbar, le sultan, observa cet homme simplement vêtu et lui demanda qui il était. Je me nomme Kahlil répondit l'homme ; je suis musicien et poète. A la question d'où il venait, Kahlil fit un signe de la main vers l'horizon sans prononcer un mot. Alors le sultan, courroucé, lui dit : " Et bien Kahlil, le poète, toi qui prétends guérir mon royaume, je te mets au défi de tes dires. Si tu réussis, je te couvrirai d'or ; par contre, si tu échoues tu seras puni de mort ." Kahlil sourit puis prononça ces mots ailés : " Tu n'auras pas ce plaisir, cruel que tu es, car je vais réussir ."

Nemrod : Comme tu racontes bien ! Je vois la scène les yeux fermés.

Livia : Alors à la surprise de tous, il fit apparaître une petite cage en bois où se trouvait un rossignol. Il libéra l'oiseau qui se posa sur le casque d'un garde ; Kahlil lui enjoigna de ne pas bouger, ce que fit l'animal. Puis avec cet objet si ridicule, tambourin de fortune, il entama un rythme si vif, alternant les coups rapides du bout des doigts et leur passage sur les barreaux de bois que toute l'assistance en fut ahurie. "Ceci pour vous prouver ma force " dit-il. "Que l'on m'apporte un luth !" (un silence) Le sultan en possédait une vaste collection et il ordonna qu'on apporte le luth du grand poète Ibn Eidun, mort depuis des lustres. En contemplant l'instrument serti de pierreries, Kahlil s'exclama : " Tu m'insultes, sultan, non seulement je ne vole pas les outils des autres mais encore je n'alourdis point mon bras de choses vaines ".

Nemrod : C'est lui qui choisit l'instrument ?

Livia : Oui. Le plus humble, le moins orné fit l'affaire parmi les centaines qu'on lui montra. Il le prit, le caressa, vérifia la tension des cordes une à une puis se mit à jouer ...

Nemrod : Et bien ?

Livia : Tous furent émerveillés et le sultan plus que tout autre. Il vit les blés verts sur son royaume, les ruisseaux étinceler à nouveau, les plaines se remplir de cultures, le bétail enfoncé jusqu'aux genoux dans le gras limon. Il entendit le rire de ses sujets, celui haut perché des femmes, celui en cascade des enfants. Le vent mauvais cessa ... Le sultan comprit que Kalhil avait réussi.

Nemrod : Tant qu'il jouerait et chanterait.

Livia : Juste. Tant qu'il jouerait et chanterait. (un silence) Le sultan le retint donc des mois et des années, le pays reverdit. Kalhil, inlassable, remplissait son office ...

Nemrod : Que chantait-il ?

Livia : Le retour des beaux jours, la jeunesse, l'amour des choses belles et qui ne servent qu'à cela.

Nemrod : Je comprends.

Livia : Et puis un jour, longtemps après, le sultan qui s'était attaché à cet homme étrange à qui il devait tout, lui posa une question qui l'obsédait : "Kalhil, mon bon Kalhil, pourquoi es-tu venu ?" . Alors Kalhil bondit sur ses pieds et devant toute la cour brisa son modeste luth. Lentement il se rassit en tailleur, les bras croisés et dit : " Pour te tuer, sultan Agbar " .

À ces paroles, le sultan entra dans une colère terrible, une colère profonde et froide. " Toi ! Tu es venu me supprimer ! Pourquoi ? Pourquoi vouloir ma mort ? " . Kalhil sourit et lui fit ce discours : " Souviens-toi, tu as détruit les miens " . Le sultan, abasourdi, se récria : " Je n'ai tué personne de ta famille, que je sache ! " . "Si , lui dit Kalhil, tu as ordonné que soient bannis les livres pour mieux asseoir ton pouvoir sur l'ignorance, tu as fait abattre les arbres pour en faire du bois vil sous prétexte qu'ils te cachaient le ciel de tes aïeux ; tu as rabaissé tous ceux dont l'apparence te déplaisait, encouragé la veulerie et les flatteurs qui t'entourent. Tu n'as eu de cesse d'élever les incapables au détriment des hommes compétents qui pouvaient te servir dans le bien. Tu as persécuté des frères au moyen de leurs frères, pris des femmes comme des marchandises et leurs enfants jetés dans le travail le plus harassant par profit. Pour cela, pour bien d'autres choses, tu dois mourir " .

Nemrod : Le sultan le fit-il tuer ?

Livia : Non car il craignait le courroux de tous. Il lui dit seulement : “ Va-t-en. Je te fais grâce pour ton art et tout ce que tu as accompli “.

Nemrod : Et c'est fini ?

Livia : (riant) Attends la chute ! Le sultan mourut .

Nemrod : Comment cela ?

Livia : Dès que Kalhil eut tourné les talons, qu'il eut quitté le palais, celui-ci se mit à tomber en ruines . Les courtisans s'évanouirent, les gardes, les ornements, les jardins ombragés, les tentures de brocart et d'or, les montures ... Le sultan se retrouva seul au milieu de nulle part, de ce qui avait été sa capitale et qui n'était plus rien.

Nemrod : Humm ! Très habile !

Livia : Oui. Kalhil l'avait charmé durant tout ce temps, aveuglé sans relâche. Ainsi réduit au désespoir, le sultan Agbar s'en fut au pays des morts sans que l'on sache ce qui l'avait tué : la perte de son royaume ou de ne plus entendre les merveilles que chantait Kalhil, le poète ... (un silence)

Nemrod : Je n'ai plus rien à t'apprendre Livia. Je vais partir.

Livia : Je ne veux toujours pas te voir me quitter mais ... Parlons-en demain .

Nemrod : C'est cela, demain nous en reparlerons encore. Toujours le lendemain .

Livia : Je ... Je suis fatiguée. Viens avec moi dormir un peu. (elle le prend par la main pour s'allonger sur le canapé)

Nemrod : Oui. La nuit, puissante, décline. Je viens avec toi. (ils s'allongent cote à cote et Livia s'endort instantanément) ... Voilà chose faite. Tous mes derniers secrets elle les sait ; elle les savait d'ailleurs ! C'est elle désormais qui va prendre la suite. Elle qui, au moment de l'hiver profond, se dressera pour appeler le printemps avec des mots toujours nouveaux, chaque fois neufs. Quant à moi ... Le repos, l'oubli. (il se lève et se détache d'elle)

Tu croiras que je t'ai trahie, tu le croiras longtemps. Ce monde dépend de toi à présent, Livia . (il lui caresse les cheveux) Quel beau tour je t'ai joué, belle amie ! Toute une Nuit attique ! (il rit doucement et disparaît dans l'ombre)

TIÂMAT

Le décor a disparu. Seule demeure en scène Livia, sur un fauteuil d'infirme, éclairée par une douce lumière. Entre le jeune homme (éclairage légèrement renforcé sur lui).

Livia : Un jour de plus qui s'en va ... Sans que je l'aie revu ... Il va pleuvoir.

Le jeune homme : Puis-je vous parler madame ?

Livia : (sursautant) Qui ... Qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ?

Le jeune homme : On m'a dit que vous avez un grenier à louer.

Livia : Qui on ? J'ai un grenier, en effet, mais je ne le loue pas. Il ne manquerait plus que cela ! Qui vous a permis d'entrer ?

Le jeune homme : La porte entrouverte ...

Livia : C'est un cauchemar ! Cette maudite femme de ménage n'a pas une once de cervelle !

Le jeune homme : Je suis étudiant, madame et je cherche à me loger. Tout est cher dans cette ville ...

Livia : Vos problèmes ne m'intéressent pas, jeune homme. Je n'ai que faire de vos histoires ; d'ailleurs je ne puis disposer de ce qui ne m'appartient pas.

Le jeune homme : Vous ... Vous n'êtes pas la propriétaires de vos combles ? C'est un comble !

Livia : Ah ! Ah ! Le beau jeu de mots ! Non . Celui qui l'occupait est parti voici longtemps mais je le garde en attendant.

Le jeune homme : S'il vous plaît ! Une saison seulement ! Nous sommes en

automne et je serai parti au printemps. Ceux qui partent longtemps reviennent toujours aux beaux jours.

Livia : Vous n'avez pas tort. Mais c'est non.

Le jeune homme : Pourtant les commerçants m'ont dit du bien de vous.

Livia : La peste de ceux-là ! Bon commerçant qui triple ne perd pas ! Que vous ont-ils dit ?

Le jeune homme : Que vous étiez célèbre ; vous avez écrit des choses, de la poésie, je crois !

Livia : Certes.

Le jeune homme : L'un d'entre eux, le crémier à moins que ce ne soit le boucher m'a dit même le titre de l'un de vos livres : les Hyperbases.

Livia : Les Hyperboles, nigaud que vous êtes !

Le jeune homme : Pardon, je ne voulais pas vous froisser ... Ils m'ont dit que vous étiez un peu spéciale mais gentille dans le fond.

Livia : Un peu folle quoi ! Sortez !

Le jeune homme : Non. Non, ne vous fâchez pas ! Je vais m'en aller si vous le voulez, errer dans la froidure, abandonné à mon triste sort.

Livia : Là, jeune homme vous en faites des tonnes.

Le jeune homme : (s'approchant d'elle) Dites-moi, cette ... Poésie cela se vend bien ?

Livia : Non. Cela fait vivre.

Le jeune homme : Ah bon. Parce que moi j'apprends cela.

Livia : Quoi donc ?

Le jeune homme : Vendre.

Livia : Ah ! Je vois. Vous êtes un de ces futurs conquérants, marketing, management, tous interchangeable et sans culture, policés et sans opinion sur rien .

Le jeune homme : Pas du tout ; j'apprends à vendre des choses nécessaires.

Livia : (sarcastique) Tiens, tiens! Quoi donc ? des machines inutiles, des automobiles indépannables, des traitements antirides, des cures d'amaigrissement, des sodas sans sucre, des placebos, des voyages en troupes, de la culture pour les masses, du prêt-à-porter, du rêve en boîte, de la drogue en sachet, du potage en sachet, de l'intelligence en conserve, en piqûre peut-être ? De l'obsession sécuritaire cela fait fureur ces derniers temps, du ...

Le jeune homme : Rien de tout cela, madame.

Livia : Alors quoi donc ?

Le jeune homme : J'apprends à vendre des paratonnerres.

Livia : Non !

Le jeune homme : Si !

Livia : Vous voulez dire des parafoudre.

Le jeune homme : Je vois que vous vous y connaissez.

Livia : (troublée) Comment vous est venue cette vocation ?

Le jeune homme : Voyez-vous, j'ai toujours adoré les orages.

Livia : Moi, tout le contraire !

Le jeune homme : Dès ma plus tendre enfance je savais les prédire.

Livia : Aïe misère !

Le jeune homme : Ce soir, par exemple, il va y en avoir un.

Livia : Merci, j'avais remarqué! (un coup de tonnerre retentit) Ah !

Le jeune homme : N'ayez pas peur ! Je suis là; je vous protégerai. D'ailleurs le tout c'est d'avoir des bougies. Vous savez, les bougies d'anniversaire ; celles qui ne sont pas entièrement consumées après qu'on les aie soufflées.

Livia : Qui êtes-vous ?

Le jeune homme : Des bougies ; il faut avoir des bougies.

Livia : Oui. Oui, bien entendu ! Quelqu'un me disait cela aussi, voici bien longtemps !

Le jeune homme : Celui du grenier ?

Livia : Celui du grenier, oui.

Le jeune homme : Alors voilà quelqu'un qui devait être bien.

Livia : Vous ne pouvez dire plus aimable ! Quoique ...

Le jeune homme : Quoique ?

Livia : Cela ne vous regarde pas.

Le jeune homme : Bon. Bon. Je ne voulais pas commettre d'indiscrétion.

Livia : Vous êtes pardonné. (autre coup de tonnerre qui la fait sursauter) Je ne m'habituerai jamais.

Le jeune homme : Vous savez il existe un moyen d'éloigner les orages.

Livia : Lequel, je vous prie ?

Le jeune homme : Le latin de cuisine.

Livia : (abasourdie) Pardon ?

Le jeune homme : Quelques mots de latin mal fagoté et le silence se fait.

Livia : Qui... Qui vous a appris ?

Le jeune homme : Je le sais depuis toujours.

Livia : Nemrod ! C'est toi ! (elle lui tend le bras)

Le jeune homme : Vous ... Vous allez bien, madame ?

Livia : Veuillez me pardonner, jeune homme. Un instant j'ai cru revoir un être cher.

Le jeune homme : Celui du grenier ?

Livia : Oui.

Le jeune homme : Que faisait-il dans la vie ?

Livia : C'était un grand chasseur, un grand explorateur et surtout un grand conteur de choses absurdes, si drôles, si drôles ! (elle rit) La chasse au lion !

Le jeune homme : C'est bon de vous entendre rire.

Livia : C'est bon aussi de m'entendre rire. Je ne ris pas souvent.

Le jeune homme : (se précipitant à ses pieds) Écoutez, madame, je vais vous proposer une chose honnête : vous me louez votre grenier ou une petite partie de celui-ci.

Livia : (méfiante) Et ?

Le jeune homme : Je vous promènerai dans votre fauteuil ; vous avez besoin d'air, vous ne sortez jamais, je parie.

Livia : Mon air va bien merci ; j'ai tout l'air qu'il me faut.

Le jeune homme : (se relevant) Si vous me laissez habiter votre grenier, je chasserai les orages.

Livia : (émue) Ah par exemple ! Comment ferez vous ?

Le jeune homme : Je vous l'ai dit : par formules magiques. Tenez : *In illo tempore, fulgur ad nihilo, volo ! In montibus, in nasibus, in falsibus, expulsis ! In hoc signo, ô Vanitas, disperses !* (on entend un grand bruit de casse et un tonnerre foireux puis tout se tait).

Livia : (à part) Nemrod! C'est lui ... Il est revenu comme il me le disait sans se souvenir ... Sauf de ces stupides tirades. (elle met son visage entre ses mains)

Le jeune homme : Ça va madame ? J'y ai été un peu fort peut-être ? Je vais partir.

Livia : Non ! Non ! Ne partez pas ! Surtout ne partez pas. Approchez.

Le jeune homme : (approchant) Me voici.

Livia : Quel est votre nom , jeune homme ?

Le jeune homme : Je m'appelle Kevin, madame.

Livia : Je vois, encore un de ces prénoms à la mode.

Le jeune homme : Je ne l'ai pas choisi.

Livia : On ne choisit pas ses parents, hélas !

Le jeune homme : Comme vous le dites.

Livia : Et bien, Kevin, J'accepte de vous louer un peu de mon grenier ... à l'essai.

Le jeune homme : Oh ! Formidable ! Génial !

Livia : Attendez ! Attendez ! Je ne réclame aucun argent.

Le jeune homme : Merveilleux ! Super génial !

Livia : Toutefois vous ferez la vaisselle, le ménage, toute les choses en "âge" et ... Vous me promènerez deux fois la semaine.

Le jeune homme : D'accord.

Livia : Cela me fera faire des économies de femme de ménage !

Le jeune homme : On dit technicienne de surface.

Livia : Stupidité !

Le jeune homme : Je vous assure.

Livia : Époque imbécile !

Le jeune homme : Quand est-ce que je commence ?

Livia : Ma foi, tout de suite. (il prend le fauteuil roulant et le fait tourner en rond sur la scène) Vous avez déjà entendu de la Poésie ?

Le jeune homme : De la Poésie ? Non. Pas que je sache.

Livia : Cela vous dirait d'apprendre ?

Le jeune homme : Pourquoi pas si cela me rapporte !

Livia : Cela rapporte, en effet, beaucoup.

Le jeune homme : Alors, alors vous m'apprendrez ?

Livia : Bon samedi ne saurait tromper son dimanche.

Le jeune homme : Qu'est-ce que cela veut dire ?

Livia : Je me comprends. Répétez après moi : Voici le pourtour de la mer de cristal, où j'ai vécu !

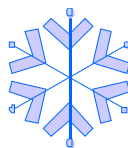
Le jeune homme : Voici le pourtour de la mer de cristal où j'ai vécu !

Livia : Mmm cela ira. Ainsi vous aimez les orages ?

Le jeune homme : Oui. Beaucoup.

Livia : Alors, je suis à vous. Toute à vous !

ME - EN



Cette pièce de théâtre a été écrite par Jean-Louis AUGÉ et terminée à Castres le 27 octobre 2005.

Aetas LI - Conclusus est

